

tu m'écoutes?



Annejet Campbell s'est fait connaître par un premier livre

A l'écoute de nos enfants

dans lequel elle a réuni des témoignages de parents. Publié en français à Caux Edition, il a également paru en anglais, allemand, néerlandais, portugais, chinois et gallois.

Enfant d'une famille nombreuse installée près de Eindhoven, aux Pays-Bas, Annejet Campbell s'est toujours sentie concernée par les questions touchant à la vie de famille. Avec son mari, un médecin canadien, elle a eu l'occasion de voyager dans de nombreux pays où elle a établi des relations avec des couples, des parents ainsi qu'avec des personnes devant assumer leur solitude. Annejet et Paul Campbell sont domiciliés au sud de Londres. Ils ont deux filles mariées.

Einar Engebretsen est norvégien, diplômé de l'école des Beaux-Arts d'Oslo. Il collabore à plusieurs journaux et revues comme dessinateur et éditorialiste.

Mariette Poirat et Marie Lussier-Timperley, de Montréal, ainsi que Marielle Thiébaud, de Lausanne, ont préparé le texte français du présent volume.

tu m'écoutes?

témoignages sur la vie de couple réunis par
Annejet Campbell

dessins de
Einar



Caux Edition

L'édition originale a paru sous le titre *Listen for a change*
chez Grosvenor Books à Londres. ISBN 1-85239-000-X

© Annejet Campbell 1986 pour le texte original.

© Caux Edition SA 1989, pour la présente édition française
et pour les illustrations.

ISBN 2 88037 021 3

Caux Edition

Rue du Panorama, CH-1824 Caux

68, boulevard Flandrin, F-75116 Paris

Imprimé en Suisse

Avant-propos

Paul et moi venons de fêter nos noces d'argent. Parfois je m'émerveille que deux personnes aussi différentes que nous puissent être heureuses ensemble pendant tant d'années. Paul, médecin, vient des grandes prairies canadiennes. Il n'avait qu'une sœur, morte à l'âge de cinq ans. Je suis hollandaise, d'une famille de sept enfants, et j'ai travaillé dans la haute-couture à Amsterdam et à Paris.

Nous nous connaissions peu quand nous avons uni nos destinées et, encore aujourd'hui, nous avons des façons différentes d'aborder les problèmes. Mais il existe dans notre couple un élément vital, c'est notre *engagement*. Avant même de nous rencontrer, nous étions engagés, chacun de notre côté, envers Dieu. Nous avons décidé de le laisser se servir de nous comme instruments de changement dans le monde.

On voit augmenter sans cesse le nombre des divorces. Aux Etats-Unis, le taux en a plus que doublé au cours des quinze dernières années, et en France comme en Grande-Bretagne ou au Canada, un mariage sur trois aboutit à la séparation. Paul et moi n'avons pas subi d'épreuves traumatisantes dans notre vie conjugale, mais plusieurs de nos amis n'ont pas eu la même chance. C'est en voyant leur souffrance et leur désespoir que j'ai eu l'idée de faire ce livre.

En effet, malgré les statistiques alarmantes, je sais que beaucoup de couples se réconcilient après des mois ou même des années de séparation. Ils découvrent qu'au lieu de changer de conjoint, ils peuvent changer d'attitude et leur vie conjugale devient stimulante et enrichissante. Chacun doit y mettre du sien, mais le jeu en vaut la chandelle.

Dans ce livre, des couples racontent leur expérience. Mario et Linda se disputaient leurs enfants jusque dans la rue. James et Barbara ne s'adressaient presque plus la parole depuis six ans. Daniel avait mis Elaine dehors quand elle avait été surprise avec un autre. Jacques et Francine ne se disputaient pas mais se sentaient loin l'un de l'autre. Lucy, une femme battue, a pu refaire sa vie après son divorce. Le fil rouge que l'on retrouve dans ces témoignages est la découverte que Dieu conduit celui qui veut bien l'écouter et lui obéir.

Toutes ces histoires sont authentiques et la plupart viennent d'amis personnels. Je n'ai fait que changer les noms pour respecter leur anonymat.

Tu m'écoutes?

Nous étions invités à dîner chez des amis canadiens. Au cours du repas, j'ai demandé à notre hôte quel était son but dans la vie. Il n'y avait jamais réfléchi, mais cette question l'incita à s'exprimer plus que de coutume. «Tu sais, lui glissa sa femme vers la fin de la soirée, tu en as dit plus long ce soir qu'en vingt ans de mariage.»

Dans bien des couples, la communication est la pierre d'achoppement. Chaque jour, Paul et moi en sommes conscients. Les premiers temps de notre vie à deux, il lui arrivait de s'enfoncer dans un mutisme qui pouvait durer des jours entiers et que je trouvais exaspérant. A la fin, n'y tenant plus, je lui demandais :

- Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que tu as?
- Oh rien, disait-il.
- Mais tu n'as pas dit un mot depuis trois jours.
- Ah vraiment?

Il ne s'en était même pas rendu compte. Dès lors, je pouvais lui poser des questions et nous arrivions à remonter à la cause de son silence, qui était quelquefois si minime que nous pouvions en rire ensemble.

Equipe de nuit

La fissure entre conjoints provient parfois d'une épreuve si pénible qu'ils ne peuvent en parler. Joe et Jenny sont anglais. Peter, leur fils unique, fut tué en Irlande du Nord et sa mort faillit entraîner celle de leur ménage. Jenny m'écrivit ce qui suit :

Vous repoussez l'idée que le malheur puisse vous atteindre, mais la peur vous tenaille constamment. Influencé par son père, Peter voulut faire comme lui une carrière militaire. Lorsque Peter fut tué, Joe crut que je le tenais pour responsable de sa mort. Il devint de plus en plus taciturne et se mura dans son silence. Il était persuadé que je ne l'aimais plus.

Nous avons pourtant connu dix-neuf belles années tous les trois. Avant de m'épouser, Joe avait servi quinze ans dans l'armée; durant les cinq premières années de notre mariage, toute notre vie était encore axée sur sa carrière. Puis, à mon grand soulagement, Joe renonça à l'armée et prit un bon emploi dans le civil. Peter avait dix-huit mois à cette époque. Comme j'avais fait deux fausses-couches avant sa naissance et perdu un autre bébé deux ans après, Peter était tout pour nous.

Oui, j'en voulais à mon mari. A mon avis, il aurait dû laisser notre garçon décider lui-même de son avenir au lieu de lui bourrer le crâne sur la vie de soldat. Une fois enrôlé dans l'armée, Peter s'était un peu détaché de la famille, alors qu'avant il aimait bien être avec nous. Maintenant nous ne le reverrions plus jamais et cette idée était presque insoutenable.

Je pouvais lire la souffrance dans le regard de Joe et sans doute voyait-il que je souffrais aussi. Mais au lieu de porter ensemble notre peine nous nous éloignions de plus en plus l'un de l'autre. Nous étions au bord du divorce. Joe

sortait avec une amie et j'avais mon travail d'infirmière. Lui ne rentrait pas de la journée et j'étais à l'hôpital quatre nuits par semaine.

Une nuit où j'étais de service aux soins intensifs, on amena un patient dans un état grave. Il ressemblait à Joe: même âge, même stature, même couleur de cheveux. Un coup d'œil à son dossier m'apprit que, traumatisé par un récent divorce, il avait tenté de se suicider.

Je fus bouleversée. Et si mon Joe en arrivait là? Si son mutisme dégénérait en une dépression qui le pousse à se supprimer, à cause de la mort de Peter et de mon attitude envers lui depuis lors?

Toute la nuit je me torturai, imaginant le pire. Finalement je pris le téléphone pour lui demander si tout allait bien. Sa voix trahit sa surprise. Je bredouillai quelques mots et je n'ai gardé aucun souvenir de sa réponse. Mais, sans trop comprendre ce qui arrivait, nous étions bientôt tous les deux en train de pleurer. L'infirmière qui entra justement me conseilla de sécher mes larmes pour éviter l'inondation.

Le lendemain, Joe prit congé pour que nous puissions causer. Comme nous avons parlé! Tout ce que nous avons refoulé pendant des années a pu sortir: ce que nous avons ressenti à la mort de Peter, ce que nous ressentions maintenant. Je ne saurais décrire exactement ce qui s'est produit. Mais dès que nous avons vidé l'abcès en trouvant le courage d'évoquer les blessures du passé, la guérison a commencé. La vie est tout autre à présent.

Tout leur souriait

Lorsque Pierre et Sara, tous les deux canadiens, se marièrent, Pierre étudiait en vue d'un doctorat en relations industrielles. Un emploi lui était assuré après ses études.

Tout leur souriait. Cependant Sara était de plus en plus déçue par son travail de juriste.

«Plus tard j'ai compris que Sara s'était sentie comme un bateau à la dérive, raconte Pierre. Je la croyais apathique. De son côté, elle pensait que si je mettais tant de passion à mon travail, c'est qu'elle m'était indifférente. Le manque de communication entre nous menait tout droit à la séparation. En effet, nous avons fini par nous séparer plusieurs mois.»

Quand Sara le quitta, Pierre fut terrassé et déprimé. «Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il m'arrivait. En temps ordinaire, je me lance à corps perdu dans l'activisme pour éviter de voir la réalité, mais cette fois, avec l'aide d'un conseiller matrimonial et le soutien d'amis, je décidai de m'analyser avec plus d'objectivité.

»De fil en aiguille, je pris conscience que j'avais jeté la pierre à Sara pour tout ce qui allait mal. Elle m'avait dit de ne pas me culpabiliser, j'avais donc bonne conscience. Maintenant je m'apercevais que je n'avais pas su entendre son discret appel à l'aide. Ce fut dur de faire face à mes responsabilités, mais une fois ce pas franchi, toute mon attitude changea.»

Durant plus d'une année, ils ne se virent que pendant les week-ends, habitant dans deux villes différentes. Pierre se partageait entre sa femme et son travail. Lentement, ils se mirent à recoller les pots cassés et prirent un nouveau départ.

Ils vivent actuellement au Québec, dans une vieille ferme qu'ils ont rénovée eux-mêmes. Après dix années de mariage, ils ont eu une petite fille. «Mon travail ne passe plus jamais avant ma famille,» nous dit Pierre. Ils font ensemble du bénévolat, s'occupant d'une meute de louveteaux et récoltant des vêtements pour les deshérités des Antilles. «Nous tâchons de nous sensibiliser aux besoins des autres peuples et d'agir en conséquence,» ajoute Pierre.

Lorsque l'enfant paraît

Jacques et Francine sentaient une certaine gêne s'installer entre eux et ne comprenaient pas pourquoi. Des vacances en montagne, loin de la vie trépidante de Paris, leur donnèrent l'occasion de faire le point. Francine raconte :

C'était par une belle nuit calme et il y avait un magnifique clair de lune. Jacques et moi avons pu nous parler comme nous ne l'avions pas fait depuis bien longtemps. Une barrière s'était créée entre nous depuis l'arrivée de notre premier enfant, Eliane, huit ans auparavant. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi.

Ce soir-là, la lumière commença à se faire. J'aimais et admirais Jacques depuis l'âge de dix-huit ans. Notre rencontre providentielle, puis notre mariage, nous avaient comblés

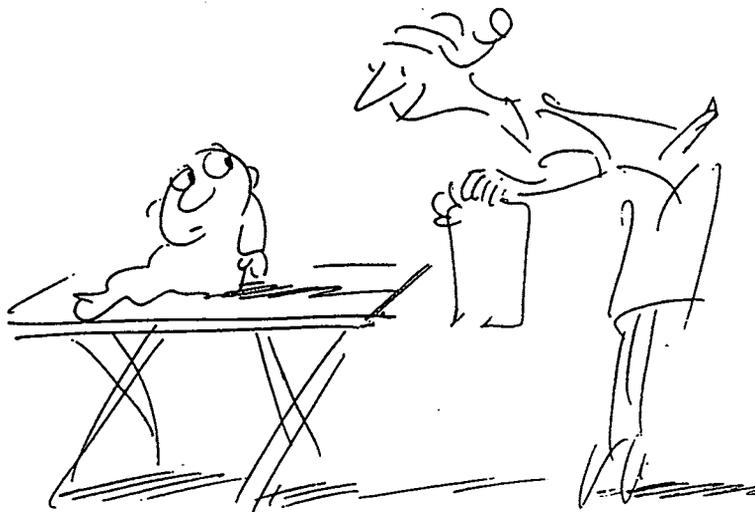


Je n'étais plus l'unique objet de son amour

mais la naissance du bébé, malgré le but que cela donnait à ma vie, avait apporté des complications. Jacques n'avait d'yeux que pour Eliane, elle était son petit ange. Je n'étais plus l'unique objet de son amour. Je me sentais frustrée: quelque chose m'était volé.

Quatre ans plus tard naissait Suzette. J'ai reporté toute mon affection sur elle. Croyant que Jacques lui préférait sa sœur aînée, je prenais la défense de Suzette. Eliane en souffrait, car je lui donnais toujours tort, ce qui ne faisait que renforcer les liens entre son père et elle.

Cette nuit de vacances, au fur et à mesure de notre conversation, la situation s'éclaircissait. Le lendemain, j'en parlai à Eliane et lui demandai pardon. Sa réaction fut instantanée et chaleureuse: «Enfin tu admets que tu aimais Suzette plus que moi. Je le savais.» Elle me serra bien fort dans ses bras. Quand naquit notre troisième fille, nous étions tous prêts à l'accueillir et à l'aimer sans réserve.



J'ai reporté toute mon affection sur elle

Sans me soucier d'elle

Doug est dirigeant syndical en Angleterre. «La première fois que j'ai aperçu Sally, j'ai eu le coup de foudre, nous confie-t-il. Je la revois comme si c'était hier, quand elle m'est apparue dans l'escalier chez sa mère, avec ses yeux bleus pétillant de vie. Dès cet instant, je savais qu'elle serait ma femme. C'était il y a trente ans.»

Récemment, Doug se trouvait en Inde avec une délégation de syndicalistes. C'était la veille du Jour de l'An et, malgré la foule qui l'entourait, il se sentait affreusement seul. Soudain sa vie conjugale lui apparut sous un nouvel aspect.

«Je m'aperçus que ces dernières années j'avais vécu à côté de Sally sans me soucier d'elle, avoue-t-il, bien que je l'aime encore. Au début de notre mariage, je sortais souvent avec elle. Nous étions jeunes, nous travaillions tous les deux et nous profitions de la vie. Nous discutons de tout. Puis le tableau a changé. Les enfants sont arrivés: fini le temps où nous partageons tout. J'étais de plus en plus accaparé par mon travail et je laissais Sally se débrouiller. J'en vins à cesser de partager mes idées avec elle et j'attendais de sa part qu'elle règle toute question concernant les enfants.

»Et là, en Inde, je me suis vu, moi syndicaliste militant capable de déclencher une grève au gré de ma volonté, complètement désemparé sans ma femme. Je lui devais des excuses. Je lui ai écrit pour lui dire tout ce qu'elle était pour moi et lui demander pardon de l'avoir négligée pendant tant d'années. A mon retour, quel changement! Nous avons recommencé à parler de tout et je suis bien résolu à ne plus retomber dans mon vieil égocentrisme.»

Dialogue de sourds

Croire que l'on connaît son conjoint est tout autre chose que lui prêter une oreille attentive, surtout lorsque l'un des conjoints a l'esprit vif et la langue bien pendue.

Mon amie Diana en donne ici l'illustration. Un soir, son mari rentré exténué de son travail se met à jardiner. Pleine de bonnes intentions, elle insiste pour qu'il passe plutôt à table, persuadée que pour lui ce serait la meilleure des détente. Mais il fulmine: après toute une journée assis à son bureau, il trouve le jardinage plus relaxant.

«Quand je lui remettais une liste de suggestions pour occuper le week-end, poursuit Diana, il était tout aussi exaspéré. Chose curieuse, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il pouvait lui aussi avoir des idées. Elles sont pourtant souvent bien meilleures que les miennes: il réfléchit davantage et n'agit pas sous l'impulsion du moment.»

Maud écrit des nouvelles pour des revues féminines. Dick, son mari, aime la précision; il publie des textes scientifiques. Leur différence de caractère peut entraîner certains malentendus.

Dick a un esprit logique et ordonné et je trouve parfois déconcertante sa façon de tout prendre au pied de la lettre, avoue Maud. Moi je suis tout le contraire: je ne réponds pas directement à ses questions, mais plutôt à ce que je crois sentir derrière.

Par exemple, s'il me crie: «Où es-tu?» je me dis: il veut sans doute savoir ce que je fais. Alors je réponds: «J'enlève la poussière.» Ou bien, s'il demande: «Qu'est-ce que tu fais?» je réponds: «Je suis dans la salle à manger.» A la question: «Où as-tu acheté ces côtelettes?» sa réponse serait: «Chez tel boucher, dans telle rue» tandis que moi je réagirais probablement par un: «Pourquoi? Tu ne les aimes pas?»

Nous avons bien des choses à décider ensemble, mais il faut choisir le bon moment. Si je suis en plein coup de feu pour préparer un grand repas, je ne suis guère en mesure de discuter nos plans de vacances; et s'il s'apprête à regarder son émission préférée à la télévision, ce n'est pas non plus le moment de capter son attention.

Par ailleurs nous nous sommes rendu compte qu'au lieu de laisser un sujet en suspens et de devoir tout le temps y revenir, il valait mieux ne pas l'abandonner jusqu'à ce qu'on arrive à une conclusion.

Musique d'ambiance

Bien des femmes se plaignent d'avoir un mari taciturne. Par ailleurs quantité de maris trouvent leur épouse trop bavarde. Questionné à ce sujet après l'une de ses conférences en 1982, le médecin genevois Paul Tournier répondit ceci:

Vous savez ce qu'il en est: un homme rentre de son travail avec une mine toute labourée. Sa femme lui saute au cou et lui dit:

– Qu'est-ce que tu as, mon chéri, il y a quelque chose qui t'ennuie?

– Rien.

Un peu plus tard, elle lui dit:

– Mais enfin, voyons, on n'a qu'à te regarder! Tu as un embêtement; nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire, je veux t'aider, je t'aime; voyons, qu'est-ce que tu as?

– Rien.

On se met à table et la mère dit aux enfants de se taire:

– Papa est très fatigué parce qu'il travaille beaucoup pour vous acheter du chocolat.

On envoie les enfants se coucher et puis madame se trouve nez à nez avec son mari:

– Alors maintenant, dis-moi donc ce qu'il en est.

– Mais je t'ai déjà dit: tu m'agaces avec tes questions, tu te fais des idées.

Oui, c'est la grande phrase des hommes: tu te fais des idées. Alors plus la femme questionne, plus le mari refuse.

Votre question est donc une grande question. D'innombrables femmes dans mon cabinet me disent:

– Je n'arrive pas à avoir un vrai dialogue avec mon mari.

Je vois le mari et je lui dis:

– Votre femme me dit qu'elle n'arrive pas à dialoguer avec vous.

– Comment? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Mais elle est folle. Nous parlons de tout.

Et c'est vrai, on parle de tout... objectivement! Et nous retrouvons là le fossé auquel j'ai fait allusion. On parle de l'Afghanistan, du prix des pommes de terre, de la théorie monétaire, de la carrière des enfants, des bulletins scolaires, on parle de tout, mais rien de personnel. C'est le cas de nombreux couples. Plus madame désire un dialogue – que le mari lui dise un peu ses soucis, ses espoirs, ses difficultés – plus elle questionne, plus il se ferme. Cela a été mon propre cas. Je faisais toujours la leçon à ma femme, je lui expliquais un tas de choses objectives, scientifiques, psychologiques, mais en réalité je ne l'écoutais pas.

Il y a beaucoup de ménages où madame parle toujours. Des femmes m'ont dit: «Je peux parler toute une soirée sans que mon mari dise un mot: il est derrière son journal et de temps en temps je m'arrête et je demande: Tu m'entends? Il fait: Mmmm! Alors je continue.»

J'ai commencé à écouter vraiment ma femme quand nous nous sommes recueillis ensemble. J'ai toujours vécu dans le monde objectif et c'était moi qui lui donnais la leçon. Qu'elle eût quelque chose à m'apprendre que j'ignorais, je

n'en avais pas la moindre idée. C'est en me recueillant que j'ai commencé à apprécier l'importance de ce qu'elle me disait et à lui donner aussi le temps de s'exprimer.

*Je passe pour l'homme de la personne humaine, mais le respect de la personne, c'est ma femme qui me l'a appris. Le respect, c'est de se sentir vraiment égal et d'avoir autant à attendre de l'autre, pas seulement pour recoudre un bouton ou pour qu'elle vous fasse des petits plats, mais qu'elle vous apporte quelque chose de vital. Combien d'hommes laissent leur femme parler comme si c'était une musique d'ambiance. On plaisante souvent sur les femmes qui parlent toujours, mais c'est parce que les hommes ne les écoutent pas. **

* Paul Tournier, *Vivre à l'écoute*, Editions de Caux, page 38



Je n'arrive pas à avoir un vrai dialogue avec mon mari

Pour mieux entendre

Je me suis aperçue que mon mari me dit ce qui se passe en lui si je lui dis ce qui se passe en moi. Pour nous, la communication doit commencer tôt le matin. J'aime dormir longtemps, mais vers six heures et demie, Paul m'apporte une tasse de café pour me réveiller. Puis, dans le recueillement, nous laissons à Dieu le temps de nous indiquer ce qu'il veut de nous, comme le suggère le Dr Tournier. Nous écrivons les pensées qui nous viennent à l'esprit. Qu'il s'agisse de simples détails d'ordre domestique, d'incidents qui m'ont tracassée, ou de choses que j'aurais dû faire différemment, je note tout. Parfois, j'ai une idée pour venir en aide à une personne en difficulté. Paul et moi, nous nous lisons l'un à l'autre ce que nous avons écrit.

Ce moment de silence quotidien permet de parler des choses qui nous tiennent à cœur, et ces pensées du matin sont l'inspiration de nos journées. Ainsi l'existence n'est jamais monotone, comme l'ont découvert aussi les gens dont on trouve le récit dans ces pages.

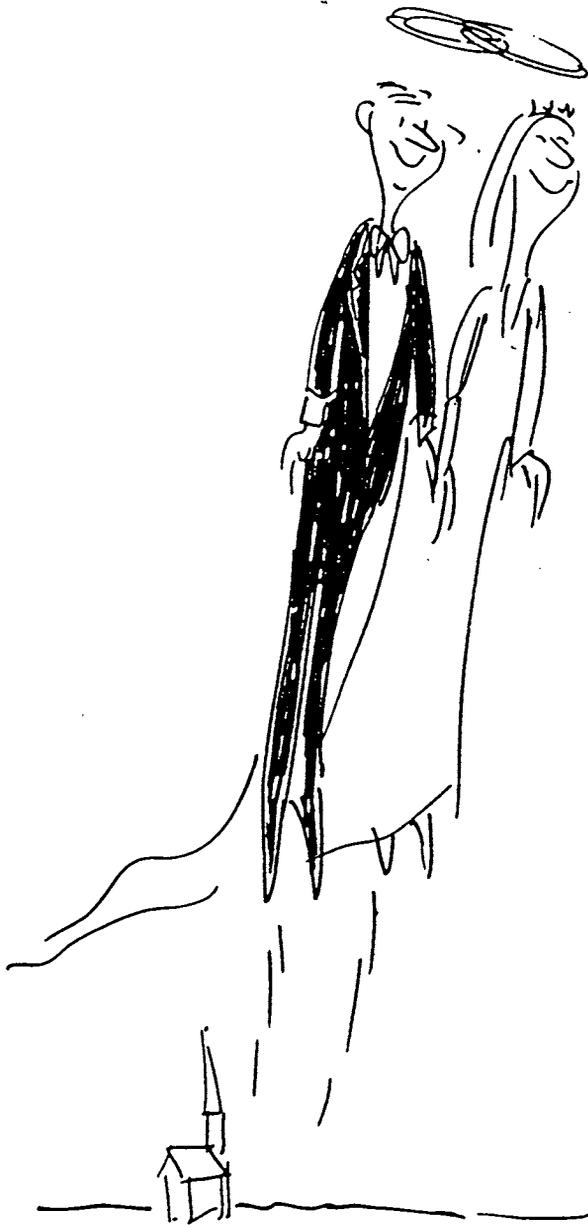
Le prince charmant

Dans la plupart des cas, on aborde le mariage avec beaucoup d'espoirs... et quelques illusions. Il est des unions qui ne résistent pas aux premiers chocs de la réalité. « Nous avons fait un mariage d'amour, raconte la femme d'un politicien. Au début, nous étions au septième ciel, mais quelques années après nous avons dégringolé jusqu'au fond du gouffre. »

Quand les illusions sont confrontées à la réalité, nous sommes tentés de remplacer le vieux rêve par un nouveau. Ainsi, en rentrant à la maison au volant de la voiture après avoir conduit nos filles à l'école, je mettais volontiers la radio et, au son des refrains des années cinquante, je rêvasais à mes amis de jeunesse. Bientôt, je commençai à comparer mes anciens admirateurs à mon mari, à imaginer quelle serait ma vie si j'avais épousé l'un d'eux au lieu de Paul. Tout cela a l'air bien inoffensif, pourtant cela m'éloignait de lui.

Anna, une de mes amies, a passé par une expérience analogue. Après quelques années, le mariage commença à lui peser.

« J'avais l'époux et les enfants de mes rêves, mais la saveur des jours passés avait fait place à quelque chose de bien fade. Je commençais même à imaginer un prince charmant avec qui je pourrais m'envoler vers d'autres horizons pour goûter avec lui un bonheur ineffable. »



Un prince charmant avec qui je pourrais m'envoler

Un jour, Anna repensa aux promesses échangées le jour de son mariage.

«Je devais choisir, dit-elle, ou bien gaspiller ma vie à bâtir des châteaux en Espagne ou décider d'aimer de nouveau mon mari et, sans plus tarder, faire de mon mariage une réussite. J'ai demandé à Dieu de renouveler mon amour pour Jim... et je suis retombée amoureuse de mon mari! Je sais maintenant que l'amour donné généreusement nous est rendu au centuple.»

Roman d'amour à Rio

Teresa rencontra Carlos à Rio de Janeiro et l'épousa à dix-huit ans, le cœur rempli d'illusions. Elle était née en Allemagne et lui au Portugal. Elle ne tarda pas à constater qu'il avait des idées bien arrêtées sur le rôle de l'épouse et qu'il essayait de les lui inculquer. Mais plus il voulait s'imposer, plus elle se rebellait. Il l'accusait d'être dominatrice, ce qui envenimait les querelles.

Tous deux travaillaient. Teresa était secrétaire et Carlos gérant d'hôtel. Un jour, elle alla trouver son employeur pour lui demander une avance sur son salaire. Comme il voulait en savoir la raison, elle lui expliqua qu'elle s'était séparée de son mari et avait besoin de cet argent pour louer un appartement où elle vivrait avec les deux enfants. «Nous n'arrivons pas à nous entendre, lui dit-elle entre deux sanglots. La vie est impossible avec lui.» Et Teresa lui vida son sac.

Après l'avoir écoutée, son patron remarqua: «Si vous voulez que votre mari change d'attitude, vous devrez peut-être commencer vous-même. N'avez-vous jamais songé que vous aviez aussi une ou deux choses à vous reprocher?» Il lui conseilla d'y réfléchir tranquillement une fois rentrée chez elle. Il utilisait lui-même dans sa vie quatre points de repère tirés du Sermon sur la Montagne.

Après le coucher des enfants, elle se fit un bon café brésilien et suivit la suggestion reçue. Elle inscrivit en tête de quatre feuilles de papier: honnêteté absolue, pureté absolue, renoncement absolu et amour absolu. Puis elle se demanda si sa vie avait correspondu à ces idéaux.

Petit à petit, l'image qu'elle s'était faite d'elle-même s'estompa. Comme épouse et mère, elle était loin d'être aussi parfaite qu'elle le croyait! Elle se vit coupable de tout ce dont elle accusait Carlos: impulsive, peu fiable, dépendante à outrance en vêtements et maquillage, coléreuse et trop orgueilleuse pour demander pardon. Qu'ils ne puissent vivre sous le même toit n'avait rien de surprenant.

«Juste ciel, s'exclama son patron en la voyant arriver le lendemain matin, vous avez rajeuni de plusieurs années!»

Dans l'autobus qui la ramenait chez elle à la fin de la journée, elle commença à composer dans sa tête une lettre à Carlos, pour lui dire qu'elle reconnaissait ses torts et lui demandait pardon. Elle l'écrivit le soir même.

Carlos lut la lettre et appela aussitôt sa femme pour lui demander un rendez-vous. Il arriva, les bras chargés de roses, et lui dit combien il était touché de sa franchise. A son tour, il lui fit des excuses. Ils en eurent long à se raconter ce jour-là. Leur rancune et leur amertume se dissipèrent peu à peu et ils décidèrent de reprendre la vie commune.

«Maintenant la franchise est à la base de notre mariage, me confia-t-elle plus tard. Avant il y avait en moi un vide que j'essayais de combler en prenant un verre. Maintenant je suis pleine d'espoir en voyant que notre expérience peut aider d'autres couples. Cet espoir s'est concrétisé quand ma belle-sœur s'est réconciliée avec son mari après avoir passé deux mois chez nous.

»Quand j'ai quitté Carlos, je croyais ne plus jamais pouvoir l'aimer. Mais j'ai découvert que je peux faire appel à une force intérieure qui renouvelle chaque jour mon amour pour lui.»

Cauchemar

Il semblait que Denis et Anne avaient tout pour être heureux quand ils se marièrent. Ils s'aimaient profondément et, comme ils s'étaient rencontrés à leur église, ils se croyaient appelés à faire de l'apostolat ensemble. Mais au début leur vie matrimoniale fut un cauchemar. Voici la version d'Anne :

Nous n'avions pas prévu les difficultés de la vie à deux. Cette première année fut horrible.

J'étais une personne très autonome et je voulais tout faire moi-même. Si je changeais un fusible, Denis se mettait en rogne, car selon lui ce boulot était le sien. Irrité, il me reprochait de ne pas avoir bien passé l'aspirateur dans l'escalier et c'était à mon tour de piquer une colère ! Nous avions des scènes terribles et l'atmosphère devenait intenable.

Souvent il prenait tout seul des décisions avec lesquelles je n'étais pas d'accord. Je lui reprochais aussi son désordre. Sortir de mes gonds était ma seule possibilité de riposte. Parfois, après une scène, nous restions deux jours sans nous adresser la parole.

La venue de deux filles n'améliora pas la situation. Il semblait impossible de sortir de ce cycle de querelles et de lourds silences. Parfois, nous tentions de raccommoier les choses tant bien que mal, pour recommencer de plus belle à nous jeter à la tête les mêmes accusations. Plus d'une fois, Denis fit ses valises, sans cependant nous quitter pour de bon.

Un soir que j'étais désespérée, je laissai les deux enfants à la maison, courus chez une amie et lui déversai le trop-plein de mes soucis. Après m'avoir écoutée, elle me dit : « C'est vrai, Denis te critique beaucoup trop et n'est vraiment pas soigneux, mais toi, tu devrais corriger ton sale caractère. »

J'étais bouleversée. Mes parents se querellaient souvent; jamais je ne les avais vus s'excuser et leurs disputes étaient suivies de silences prolongés. Je compris que je devais demander pardon à Denis. Dès que je le fis, la situation s'améliora.

Quelque temps après, nous sommes allés ensemble voir mon amie et son mari. Ce soir-là, nous avons fait un contrat l'un avec l'autre: pendant trois mois, Denis ne me critiquerait pas et ramasserait ses vêtements; quant à moi, je devrais rester calme et l'accepter tel qu'il était. Ce qui ne devait être qu'un essai devint une habitude. Nous avons trouvé une façon harmonieuse de vivre ensemble et de dialoguer au lieu de nous démolir mutuellement. Sa vieille chaussette qui traînait encore à l'occasion, je la ramassais sans m'en apercevoir. Nous commençons à mieux nous apprécier.

«Vous êtes de vrais amoureux, vous deux», m'a fait quelqu'un l'autre jour. Je riais sous cape en pensant à ce qu'on aurait pu dire trois ans plus tôt.

Mélange explosif

Nul ne prétendra que Tom et Karen aient fait un mariage de tout repos. Ecrivains tous les deux, ils avaient de fortes personnalités et étaient habitués à une grande indépendance. Comment se fait-il qu'ils soient encore ensemble après vingt années tumultueuses? Karen me l'a raconté:

Première rencontre en janvier, fiançailles en mai et mariage en août: un vrai roman d'amour! Mais en face des réalités de la vie à deux, j'ai vite déchanté. Durant notre lune de miel, une violente querelle a éclaté et Tom criait: «On ferait mieux de divorcer! A quoi bon être mariés?»

Et pourtant, en dépit de tout ce qui nous est arrivé, nous sommes toujours mari et femme. Un jour, après une scène épouvantable, Tom prit son alliance et me la mit sous les yeux. (Il avait souvent menacé de la jeter, mettant même sa menace à exécution.) « Cette alliance a été bénie devant l'autel, dit-il, y as-tu songé ? »

Bien sûr, j'y avais songé, car pour moi le mariage était un sacrement et, au moment d'unir ma destinée à celle de Tom, je croyais fermement que Dieu nous destinait l'un à l'autre. Mais après trois mois très pénibles, je commençai à penser que seul le désir sexuel m'avait incitée à me marier. Je lui avouai mes doutes et fus stupéfaite de l'entendre me répondre: « Une chose dont je suis certain, c'est que nous sommes faits l'un pour l'autre. »

Tom n'est pas ce qu'on peut appeler un croyant; je suis la seule pratiquante chez nous. Mais au fond de lui-même il a un certain respect du sacré. Je me rends compte maintenant que le sacrement de notre mariage a érigé autour de nous un mur pour protéger notre fragile union.

Ma fille me dit un jour: « Maman, ça me fait tant de peine quand papa est méchant avec toi, parce que tu sais combien je t'aime. Mais ça me fait mal aussi quand tu es si peu gentille avec papa, parce que lui aussi je l'aime. » Alors j'ai demandé à la petite de me pincer chaque fois que je me montrerais désagréable. Je fus vite couverte de bleus. Plusieurs fois par jour, parfois aux repas, elle me rappelait à l'ordre.

Je n'en revenais pas: je n'étais donc nullement l'épouse douce, câline, aimante et patiente que je croyais être. Il fallait donc commencer par m'attaquer à mes défauts au lieu de critiquer ceux de Tom.

Nous avons un aide-mémoire au mur de la cuisine. Le premier qui sort faire des achats est censé consulter la liste et rapporter ce dont nous avons besoin. Tom lui n'y accorde aucune attention. Il y a tout à parier qu'il passera

chez le boulanger juste le jour où, fière de moi, je me suis levée plus tôt pour cuire du pain, ou que, le lendemain du jour où j'ai fait des confitures, je trouverai sur la table deux pots de confiture qu'il a achetés au magasin.

J'ai dû apprendre à voir le côté positif des choses. Si je pense à lui et pas à moi, je peux lui dire: «Comme c'est gentil de ta part!» mais ça exige un certain retournement intérieur.

L'autre jour, nous attendions la visite de notre fils aîné. Comme il ne vient pas souvent, je voulais astiquer la maison. J'avais l'intention de commencer avant de partir au travail, mais mon mari était nerveux et irritable. Il me cria: «Va-t-en!» Je m'exécutai, remettant le ménage à plus tard.

En rentrant, je le trouve installé sans façons dans la cuisine à lire son journal, les jambes allongées sur une chaise. Je déteste l'avoir dans la cuisine quand je fais le dîner, à plus forte raison quand je dois en plus laver le carrelage. J'étais si fâchée que mes bras commencèrent à me faire mal. Tout à coup: «Pourquoi es-tu si furieuse? fit-il. Tu m'en veux à mort et ça se sent.» Je retins à temps mes dénégations et décidai de lui dire la vérité: «Je trouve difficile de travailler quand tu es installé au milieu de la place à lire le journal,» lui avouai-je. Il ne bougea pas d'un pouce.

C'en était plus que je ne pouvais supporter. Je sortis de la cuisine et j'allai dans le couloir, mon balai à la main, me demandant quoi faire, car notre fils sentirait immédiatement cette atmosphère à couper au couteau. La prière m'apparut être l'unique recours. Tout en commençant tranquillement à balayer, je me mis à prier. Quand j'eus fini, le plancher était nettoyé, mon cœur libéré, et je n'avais plus mal aux bras. Je rentrai dans la cuisine. Tom n'y était plus. Quand il revint, nous avons pu échanger un sourire.



Je déteste l'avoir dans la cuisine quand je fais le dîner

Une autre fois, nous avons entrepris de bâtir un pavillon où je pourrais avoir mon bureau et qui servirait aussi de chambre d'amis. Tom n'apprécie guère mes amis. Comme c'est moi qui fournissais presque tout l'argent nécessaire à cette construction, je lui dis:

– Maintenant que nous aurons cette annexe, je vais pouvoir inviter mes amis.

– Jamais, répondit-il.

– Bon, si tu veux empêcher mes amis de venir ici, je ne te donnerai pas un sou et tu te débrouilleras tout seul.

Je le vis blêmir. Ce coquet pavillon, il l'avait conçu avec enthousiasme; pour lui, l'argent et les maisons comptent beaucoup. Il décrocha aussitôt le téléphone en disant: «OK, j'appelle un avocat et nous réglerons le divorce.»

Il n'avait jamais donné suite à ses menaces antérieures, mais cette fois il était sérieux: j'avais touché son point le plus sensible.

Je m'en allai pleurer dans ma chambre. Nous étions mal partis, c'est vrai. Mais lui, pourquoi détestait-il mes amis? Que devrais-je faire maintenant?

J'avais lu la vie de François d'Assise, un homme de paix. Alors je me suis jetée à genoux et j'ai prié: «Je vous en supplie, aidez-nous. Je vous en prie, sauvez notre mariage, montrez-nous ce qu'il faut faire.»

Mes larmes cessèrent et je sentis la paix m'envahir. Au même moment, une pensée me traversa l'esprit, comme si quelqu'un me disait: va demander pardon d'avoir parlé si durement. Oh non, me rebiffai-je, pas ça.

C'est sans doute le geste le plus difficile qu'il m'ait été donné de faire, mais je l'ai fait. «Veux-tu me pardonner d'avoir été si furieuse?» lui demandai-je, tout en me sentant ridicule. Tom parut stupéfait et me tendit la main en disant: «Tes amis n'ont qu'à venir. Mais préviens-moi quand même avant.»

Pour moi, une telle réconciliation tient du miracle. Seule, je n'y serais pas arrivée, Tom non plus. Mais pour nous aider à pardonner et à oublier, il existe une force prête à intervenir si nous y avons recours. C'est une grâce. Nous pouvons faire beaucoup pour l'entretenir, parfois de toutes petites choses.

Chez nous, par exemple, chacun a sa chambre et chacun est responsable de son lit. Quelquefois celui de Tom reste défait toute la journée et je le laisse tel quel. Mais de temps en temps, c'est comme si une petite voix me disait de changer ses draps. Alors je surmonte mes réticences et je le fais, par amour pour lui.

Tom est un homme généreux. Il oubliera peut-être mon anniversaire de naissance ou celui de notre mariage, mais il m'apportera souvent des roses ou du chocolat. C'est aussi

un homme captivant et nous avons beaucoup d'intérêts communs. Il respecte mon travail, même s'il ne lit jamais ma prose. Il peut se révéler un hôte charmant.

En somme, les moments difficiles comme les instants heureux ont été des cadeaux: les uns m'ont fait grandir, les autres m'ont apporté de la joie. Nous avons toujours un tas de choses à discuter ensemble.

Certes mon amour pour Tom n'est plus la passion aveugle de mon premier coup de foudre. L'amour s'épanouit dans la fidélité, la disponibilité et le bonheur partagé et c'est bien là ce que j'éprouve aujourd'hui pour mon mari.

Illusions perdues

Hans et Elsie ont fait de leur foyer, en Allemagne de l'Ouest, un centre de vie communautaire chrétienne. Des centaines de jeunes de tous les milieux y apprennent à vivre leur foi au quotidien et à faire face aux problèmes de la société.

Au début de leur mariage, leur situation était plus que modeste et ils vivaient dans un appartement sans aucun confort, mais ils étaient travailleurs et heureux. Avec le temps, Elsie se trouva déçue dans ses attentes. Son mari ne partageait pas sa conception du mariage et leurs idées se heurtaient. Elle raconte:

Hans restait toujours interdit quand j'explosais. Je lui reprochais toutes mes frustrations:

– Tu n'as jamais de temps pour nous, tout est plus important que ta famille. Tous les problèmes retombent sur moi.

Il ne répondait pas.

– Pourquoi ne dis-tu rien? demandais-je.

– Tu as déjà tout dit, répliquait-il.

J'étais débordée de travail avec quatre enfants et je me sentais très seule dans cette grande ville. Pourquoi tant d'années d'études pour aboutir esclave des marmites? La vie de ma mère avait été tout autre: gouvernantes et servantes s'occupaient des enfants et de la maison, ce qui lui permettait de tenir compagnie à papa et aux invités. J'avais imaginé que ma vie conjugale serait comme la sienne, mais je me retrouvais à m'occuper de tout le monde, sans personne pour s'occuper de moi.

Pour Hans, tout cela était parfaitement normal. Son travail demandait beaucoup de lui et il y mettait tout son cœur. Il s'absentait souvent, même les week-ends, pour des conférences et des colloques. Il semblait croire que les seules responsabilités d'un époux étaient de pourvoir aux besoins matériels de sa famille. En rentrant chez lui, il pouvait goûter le confort de son foyer en compagnie de sa patiente épouse et regarder ses enfants s'épanouir. Moi, je voulais que mon mari soit là pour moi, qu'il soit un compagnon avec qui je pourrais discuter de sujets intellectuels.

Je commençais à devenir amère, sans bien m'en rendre compte. A ce moment, des amis norvégiens vinrent demeurer quelque temps avec nous. La jeune femme partageait avec moi les tâches ménagères et nous avions l'occasion de causer ensemble.

– As-tu jamais réfléchi pourquoi tu n'aimes pas faire la cuisine? me demanda-t-elle un jour.

– C'est tout réfléchi: j'aime mieux faire autre chose, voilà tout!

Mais elle insista, m'expliquant que, si je prenais du temps pour y penser, Dieu pourrait me révéler certains aspects de mon caractère. Je n'avais encore jamais pensé que Dieu pouvait s'occuper de choses si terre à terre, mais je décidai d'essayer ce qu'elle me conseillait. Qu'est-ce qui m'empêche d'aimer faire la cuisine? me demandai-je.



J'avais imaginé que ma vie conjugale
serait tout autre

Soudain, tout devint d'une clarté aveuglante, comme lorsque l'on ôte des lunettes noires: si la cuisine et le ménage étaient pour moi de telles corvées, c'est que je me croyais destinée à de plus nobles tâches.

Pourquoi me donner tant de peine à faire le ménage? Une réponse me vint à l'esprit: pour mieux servir ceux qui t'ont été confiés. Prendre soin des gens qui entrent chez toi est une manière de leur transmettre l'amour de Dieu. Il t'aidera à devenir humble. Cette dernière pensée ne me plaisait guère!

Peu à peu, je m'aperçus que lorsque les femmes décident joyeusement et sans arrière-pensée de s'occuper de ceux qui leur sont confiés, une centrale énergétique d'amour est mise en opération. Comme l'exprimait une mère de famille: «Je travaille dans l'atelier le plus important de l'ère atomique, celui où se forge l'avenir.»

Cela me fit voir mon foyer sous un autre angle. L'avenir de mes enfants, pour le meilleur ou le pire, dépendait des valeurs fondamentales que je leur transmettais. Cela valait donc la peine de consacrer mon énergie à préparer le futur. Du coup, mon quotidien prenait un sens.

Plusieurs de mes frustrations disparurent, mais je me sentais encore négligée par Hans.

C'est alors que nous sommes allés ensemble à un congrès à l'étranger, laissant nos enfants en bonnes mains. Mon impression de solitude s'intensifia pendant ces journées. Les séances se tenaient en anglais ou en français et, avec mon anglais d'écolière, je ne me sentais pas à l'aise. Hans lui n'avait pas les mêmes problèmes et s'était joint à un groupe de jeunes Africains. J'étais seule la plupart du temps.

Un beau matin que je me plaignais à une dame d'être toujours à la recherche de mon mari, elle me demanda d'un ton amical ce que j'attendais en fait de lui.

La réponse, je la savais déjà: qu'il me protège, qu'il sache m'apprécier et qu'il soit un appui sûr. Sans lui, je me sentais perdue, isolée, désorientée. Au même instant, je me souvins avoir maintes fois répété aux jeunes filles dont je m'occupais à la maison qu'on ne peut pas trouver sa sécurité auprès d'une autre personne, mais en Dieu seul.

Ces idées tourbillonnaient dans ma tête, mais je résistais et la moutarde commençait à me monter au nez à cause de cette femme et de sa question idiote, à cause de ce stupide congrès. Je voulais m'en aller. Pour couronner le tout, j'eus une crise de foie qui me força à m'aliter.

Dans le calme de ma chambre de malade, une pensée s'imposa à moi: j'avais donné à mon mari la place qui revenait à Dieu. Je comptais trop sur l'amour et les éloges de Hans. J'avais fait de lui mon idole et je voulais qu'il corresponde à l'image que j'avais de lui.



Nous avons appris à nous faire confiance

Hans aussi commença à voir les choses différemment. Il reconnut qu'il m'avait intégrée à sa vie au moment du mariage un peu comme il avait ajouté mes livres à sa bibliothèque: «En t'épousant, me dit-il, je voulais enrichir ma propre vie. Pas un instant je n'ai réalisé que moi aussi j'entraçais dans ta vie.»

Pour la première fois, nous avons pu nous parler franchement des obstacles qui nous avaient séparés comme les deux bras d'un cours d'eau qui partent chacun de son côté. Nous avons beaucoup à pardonner et à nous faire pardonner.

Une à une, j'ai dû perdre mes illusions de jeune fille sur le mariage pour que nous puissions trouver de nouvelles bases, plus solides. Nous avons appris à nous faire confiance et à nous compléter l'un l'autre. Pour moi, cela veut dire accepter mon conjoint tel qu'il est et, au besoin, combler ses lacunes pour le bonheur de toute la famille.

Recoller les pots cassés

Un mariage peut-il survivre si l'un des conjoints a été infidèle? Parfois les blessures sont si profondes que la situation paraît irrémédiable. Pourtant tout espoir n'est pas perdu, à condition de vouloir s'en tirer. Les blessures peuvent alors guérir et l'union sera plus solide qu'avant. Je connais plusieurs ménages qui ont passé par cette pénible étape, ont surmonté leurs difficultés et sont maintenant en mesure d'aider d'autres couples à se construire un bonheur tout neuf.

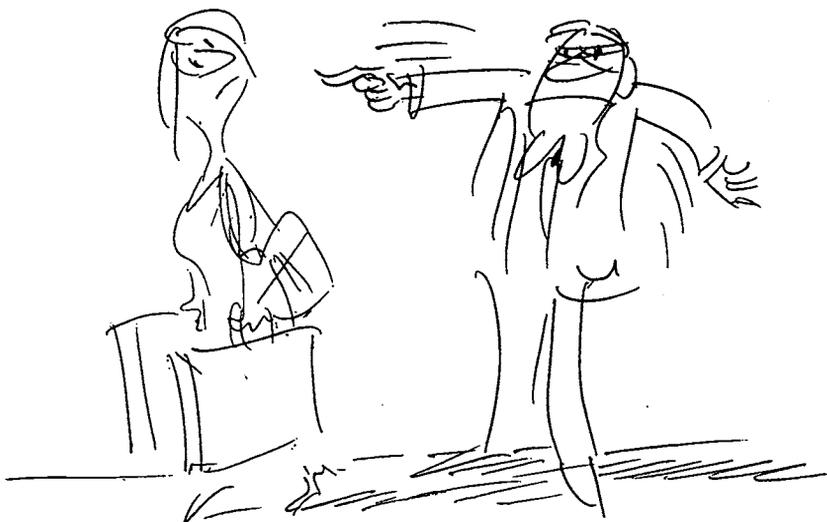
Jetée dehors

Quand Daniel découvrit qu'Elaine avait une liaison, il lui intima l'ordre de quitter la maison immédiatement. De dix ans son aîné, Daniel, un brillant homme d'affaires, lui avait accordé tout ce qu'elle désirait. Ils avaient une magnifique demeure et deux enfants dotés d'une gouvernante idéale, ce qui leur laissait tout le temps voulu pour jouer au golf. Pourtant Elaine s'ennuyait et Daniel commença à devenir soupçonneux. Il engagea un détective privé qui surprit Elaine dans la voiture et les bras d'un autre homme.

Elaine me raconta tout, en prenant le café avec moi quelques jours après qu'elle ait quitté la maison. Elle s'était

sentie traitée comme une gamine par son mari et avait l'impression de n'être utile à personne. Elle n'aimait pas réellement cet autre homme, mais il avait ajouté du piment à sa vie. Elle avait décidé de ne plus le revoir, mais son mari, lui, ne voulait plus d'elle. «Qu'est-ce que je vais devenir?» me demanda-t-elle.

Je ne savais trop que répondre et je proposai que nous réfléchissions un moment en silence. Dans le brouhaha du café où nous étions installées, elle écrit: «J'aime mon mari, j'aime mes enfants. Il faut avoir un but pour continuer à vivre. Comment puis-je recommencer à neuf?»



Il lui intima l'ordre de quitter la maison

Elle décida d'écrire à Daniel pour lui demander pardon et posta sa lettre le jour même. Quelques jours plus tard, elle me téléphona. Elle n'avait pas eu de réponse et elle sem-

blait si désespérée que je craignais qu'elle tente de se suicider. Tout ce que je pouvais lui dire, c'est que j'avais la conviction qu'ils seraient de nouveau réunis, que plusieurs de leurs amis priaient pour eux et qu'il ne fallait surtout pas qu'elle perde courage.

En fait, Daniel avait bien reçu la lettre et il l'avait montrée à son avocat. «Aucune femme ne peut changer aussi vite, c'est un piège, lui avait dit l'avocat. Ignorez cette lettre.»

Puis ce fut Noël. Elaine le passa chez nous, refoulant sa peine de ne pas être avec Daniel et les enfants. De leur part, aucun signe de vie, pas un mot, pas une fleur, rien.

Entre temps, Paul, mon mari, et Daniel s'étaient vus plusieurs fois. Daniel avait avoué à Paul que l'aventure d'Elaine l'avait blessé dans son orgueil à un point tel qu'il ne pouvait lui pardonner et lui demander de revenir, même s'il le souhaitait au fond de son cœur. Finalement Daniel commença à s'analyser et, petit à petit, se rendit compte qu'il n'était pas totalement étranger à ce qui était arrivé. Son attitude paternaliste envers Elaine l'avait empêchée de prendre des responsabilités. Il choyait sa famille, mais n'avait de temps que pour faire de l'argent afin de la gâter encore davantage. Il lui arrivait aussi de prendre l'avion pour un week-end de golf et de boîtes de nuit aux Bahamas, laissant Elaine au Canada.

Un jour, il nous téléphona. «Il paraît qu'Elaine vient dîner chez vous ce soir, dit-il. Ne lui dites rien, mais je viendrai pour la ramener à la maison.»

Elaine vint et les minutes passèrent. Enfin Daniel arriva, avec un gros bouquet de fleurs. Il enlaça sa femme et lui murmura: «J'ai été si orgueilleux, mais veux-tu que nous essayions de nouveau?»

«C'est un miracle,» nous téléphona Elaine quelques jours après.

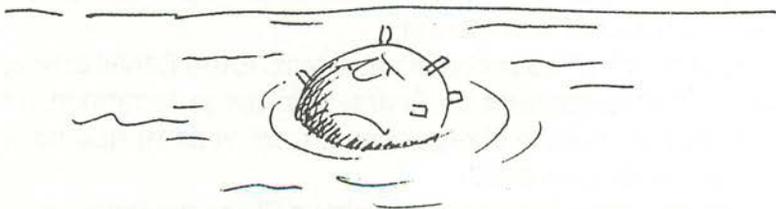
Elle travaille maintenant au bureau de Daniel. Ils ont fait l'acquisition d'une caravane pour passer leurs vacances en famille. Les enfants ont la chance de grandir au sein d'un foyer devenu heureux et stable.

Une mine à désamorcer

Roger est architecte. C'est un homme brillant et généreux. Sa femme, Suzanne, est médecin. Ils étaient mariés depuis trois ans quand Roger se lia avec une jeune femme. Il voulait l'aider à faire face à une situation familiale difficile, mais se laissa entraîner à une véritable liaison.

«Peu à peu les remords m'envahirent, raconte-t-il. L'aventure était excitante, mais c'était égoïste et portait atteinte à Suzanne. Je risquais de perdre tout ce que je souhaitais le plus au monde: un mariage solide, des enfants et un foyer heureux. Au bout de cinq mois environ, la lumière se fit en moi et je vis mon manque de maturité. Je mis fin à cette liaison dont Suzanne ne s'était pas doutée.»

Même s'il avait rompu, Roger se sentait très mal à l'aise. «Ce secret était une mine qui risquait d'exploser tôt ou tard et de disloquer notre mariage, dit-il. Je sentais qu'une seule chose aurait le pouvoir de la désamorcer: un aveu sincère de ma faute avec un profond repentir, et le pardon de ma femme.»



Une mine qui risquait d'exploser tôt ou tard

Roger eut du mal à trouver le courage nécessaire, mais il finit par tout lui avouer.

«Ce fut pour elle un coup terrible, mais elle m'a pardonné. A partir de ce moment-là, notre amour a grandi, ainsi que notre honnêteté et notre confiance mutuelles. L'écueil qui aurait pu nous briser tous les deux est devenu le rocher sur lequel notre mariage s'est reconstruit.»

Depuis, Roger et Suzanne ont eu deux enfants. Ensemble, ils aident les fiancés à préparer leur vie à deux dans le cadre de leur paroisse.

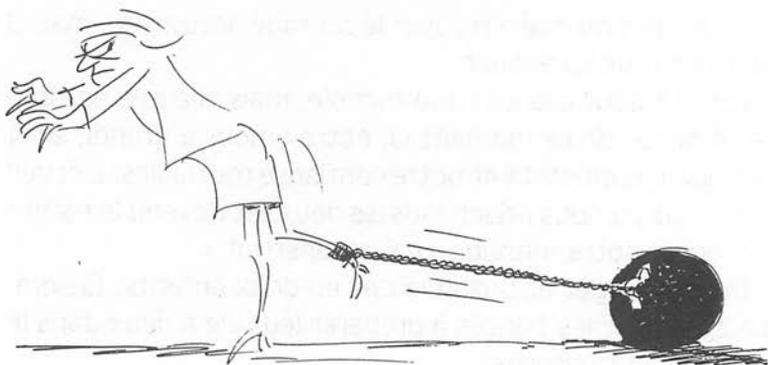
La rivale

«Aucun mot ne saurait exprimer ma fureur et ma frustration quand j'ai découvert que mon mari me trompait, après de nombreuses années de mariage. Bribe par bribe, je lui ai arraché la vérité. Sur le moment, je les détestais tous les deux, lui et cette femme.»

Mais le mari de Mary était aussi malheureux qu'elle et il décida de rompre immédiatement. «Etrangement, raconte Mary, l'amour est alors revenu entre nous plus fort qu'avant.»

Mais il restait cette autre femme et, à elle, Mary ne pouvait pas pardonner. Pourtant elle était chrétienne et les mots de Jésus: «Aimez vos ennemis» la harcelaient. Devait-elle aller jusque là? Elle comprit qu'il fallait qu'elle se débarrasse de sa haine, mais elle ne savait comment faire. En fin de compte, elle résolut d'inviter la femme chez elle.

«Quand elle fut là, en face de moi, je sentis comme si le flot de haine s'écoulait loin de moi. Je ne vis plus qu'une pauvre femme divorcée, malheureuse et solitaire. Je ne pus que lui dire ce que le Seigneur avait fait pour moi, car je savais qu'il pourrait pleinement la satisfaire, elle aussi.»



Il fallait qu'elle se débarrasse de sa haine

Blessures cachées

Nous avons un ami marié qui gardait un ressentiment violent envers sa mère. Celle-ci, qui était alcoolique, avait rendu son père très malheureux. Il n'avait pas revu sa mère depuis des années, mais cette amertume non guérie le rendait agressif envers sa femme et il allait jusqu'à user de violence envers elle.

Un jour, elle découvrit qu'il avait une maîtresse et sa première réaction fut de le mettre à la porte. Elle vint me trouver et me déversa tout ce qu'elle avait sur le cœur. Ils avaient deux enfants, de sept et cinq ans. Pour l'amour de ces petits, elle décida de donner encore une chance à son mari et de voir si elle n'était pas aussi un peu fautive.

Lors de notre rencontre suivante, elle me raconta qu'elle avait une relation très étroite avec une de ses sœurs, qu'elles se disaient tout et que son mari se sentait mis de côté. Elle me parla aussi d'un incident qui s'était passé quelques

mois auparavant. Elle s'était sentie si désespérée après une de leurs disputes conjugales qu'elle s'était écriée: «O mon Dieu, trouve-lui donc une autre femme!» Elle ne put retenir ses larmes en se rendant compte qu'elle avait en quelque sorte voulu ce qui était arrivé.

Plus tard, son mari l'emmena au restaurant pour fêter son anniversaire. A la fin du repas, elle lui demanda pardon de l'avoir si mal compris. Bien qu'il reste encore un long chemin à faire, c'était le premier pas vers une nouvelle entente.

Ménage hollywoodien

Raccommoder un mariage peut prendre des années. James et Barbara, qui habitent Hollywood, sont bien placés pour le dire. Ils ont fait connaissance pendant le tournage d'un film où évoluaient trente beautés blondes. Barbara était l'une d'entre elles et James composait la musique du film. C'était un début bien aléatoire pour un mariage et la liaison que James entretenait par la suite avec Liz aurait pu en sonner le glas. Pourtant Barbara et James viennent de célébrer leur quarante-deuxième anniversaire de mariage. Ils racontent leur histoire:

Barbara

Nous avons convolé trois semaines et demie après notre première rencontre. Durant ces courtes fréquentations, nous allions dîner dehors et James ne parlait que de lui jusqu'aux petites heures du matin. Après quoi, il retournait travailler au studio. Il ne me posait jamais de questions. Au début de notre mariage, je ne le connaissais pas vraiment. Il faisait de l'esbrouffe, mais je l'écoutais comme un oracle. Je le trouvais brillant et j'étais éblouie.

Moi aussi, j'avais toujours aimé jeter de la poudre aux yeux. Avec de gros bouquins sous le bras, j'essayais de me faire passer pour une fille très douée. Comme il ne s'était jamais donné la peine de découvrir plus sur moi, il n'avait pas deviné mon stratagème et il me croyait géniale.

Je me suis vite aperçue qu'il était un forcené du travail. Il travaillait le samedi, le dimanche et tous les soirs sauf quand nous avions des invités à la maison. Nous avons fort peu de temps ensemble.

J'ai tout de suite attendu un enfant et je supportais mal ma grossesse. C'est alors que nous avons eu la nouvelle que Dickie, son unique frère qu'il adorait, avait été tué à la guerre. Sa mère, que je ne connaissais pas encore, nous arriva de New York. Dickie avait été toute sa vie. Elle logea dans un motel tout près de chez nous jusqu'à la naissance de notre fille. Elle était touchante, mais je ne voulais pas lui ouvrir notre foyer. J'avais mes nausées du matin, je ne comprenais pas ce qu'était le deuil et ne voyais pas comment la consoler. J'avais déjà assez de mes propres problèmes.

Même scénario à la naissance de notre deuxième enfant. La mère de James venait chez nous à tout moment et je l'accueillais mal. Elle repartit à New York et, peu de temps après, se suicida en se jetant par la fenêtre. James était anéanti par cette deuxième tragédie et moi, qui ne pensais qu'à moi-même, ne lui apportais aucun réconfort. Je me demande bien pourquoi il ne m'a pas quittée.

James

Tout simplement parce que je l'aimais.

Un beau jour, notre maison lui parut trop petite et elle en dénicha une immense dans le coin le plus huppé de Beverley Hills. Nous avons englouti une fortune à la rénover. Beaucoup plus tard, cette maison s'est révélé être la meilleure transaction financière de notre vie. Mais sur le

moment, alors que Barbara entreprenait une transformation après l'autre, je crus bien que j'allais craquer. Je la voyais dépenser un argent fou et je lui dis carrément qu'elle avait fait une énorme bêtise. Pour un peu, je l'aurais étranglée! Pour avoir la paix, je déménageai chez des amis de l'autre côté de la rue et je la laissai seule au milieu de la poussière et du vacarme.

Barbara

Toute communication entre nous était coupée. Rien de ce que je faisais n'était bien. Je logeais avec les enfants et la gouvernante dans une aile à l'arrière de la maison et je me débrouillais seule avec les ouvriers. James surgissait de temps en temps et trouvait à redire sur tout.

Bientôt la maison fut prête et nous avons pu nous installer. Mais j'étais souvent absente. Je me disais que la gouvernante faisait tout ce qu'il fallait pour les enfants. J'en voulais à mon mari pour tout le temps qu'il passait ailleurs qu'avec moi.

Il m'envoya chez un psychiatre malgré moi. Celui-ci ne cessait de répéter: «Faites donc ce qui vous plaît, on ne vit qu'une fois.» J'en profitai pour partir en excursions de ski, et d'autres hommes entrèrent dans ma vie. Je me sentais si coupable et terrorisée à l'idée qu'on découvre mes frasques que je ne pouvais me retenir de crier après James et les enfants. Cet enfer dura dix-huit ans. Je fumais trois paquets de cigarettes par jour et je buvais comme une éponge.

Un beau jour, je rencontrais des gens qui me dirent que si j'accusais quelqu'un en le montrant du doigt, il y avait trois doigts qui se retournaient vers moi. Je regardai ma main: l'index tendu pour blâmer James, et les trois autres semblant m'inviter à réfléchir sur la manière dont je traitais mon mari, mes enfants et moi-même. Je me dis que si j'étais pareillement dépendante du tabac et de l'alcool, je risquais de devenir dépendante de n'importe quoi. Du jour

au lendemain, je cessai de fumer et de boire – et presque de manger de crainte que par compensation je me mette à engraisser.

Mes nouveaux amis m'encouragèrent à revoir mes relations avec mes proches. Quand je demandai pardon à mes enfants, ils me lancèrent à la figure: «Tu ne changeras jamais, tu seras toujours la même vieille râleuse.» Le coup était dur, car j'aurais eu grand besoin de leur aide.

Je demandai pardon à James pour mes écarts de conduite, mais seulement pour ceux que je me sentais capable d'avouer à ce moment-là. Je m'imaginai qu'ainsi le chapitre serait clos: on verrait surgir l'arc-en-ciel et instantanément nous aurions un mariage parfait. Au lieu de cela, les semaines qui suivirent furent épouvantables.

James

Je ne souhaite à aucun mari d'entendre le genre d'aveux qu'elle me fit! Je pensais qu'elle se sentait écrasée de remords et que la situation serait sans espoir tant qu'elle n'aurait pas tout dit. Pour l'aider à vider son sac, je lui servis de psychiatre. Nous nous promenions en voiture et je la questionnais pendant des heures. Finalement elle me raconta tout – ça n'aurait pas pu être pire!

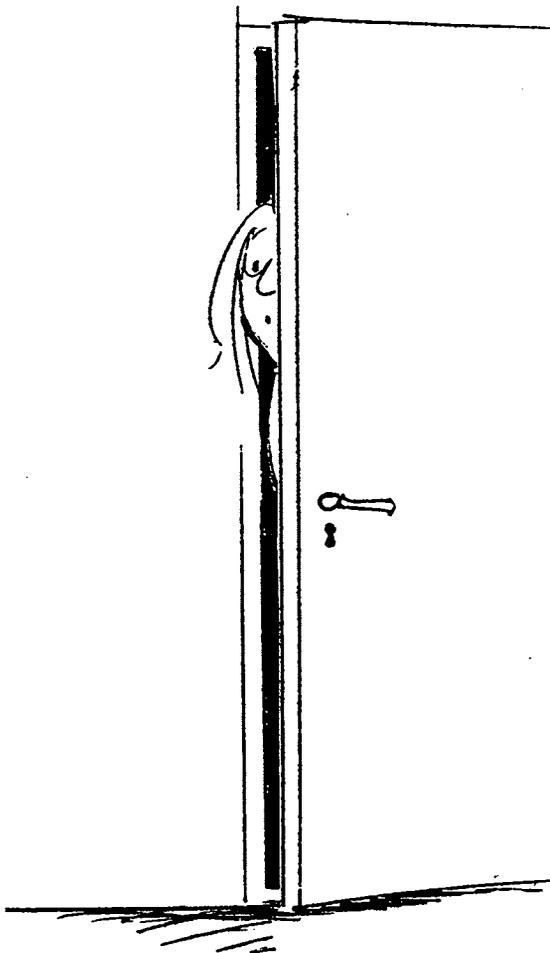
Barbara

Pour la première fois de ma vie, je me sentis tout à fait libre, sans rien à cacher, rien à craindre. James ne me quitta pas, mais il n'y eut plus de communication entre nous pendant six ans. Il ne m'offrit même pas une carte de Noël ou d'anniversaire. La plupart de nos amis nous lâchèrent et pour lui ce fut un vrai crève-cœur.

James

C'est alors qu'on me demanda d'écrire la musique pour une revue à grand spectacle qui devait être filmée en An-

gleterre. C'était un formidable défi. Nous avons déniché une ravissante maison à Londres. Le deuxième étage me servait de bureau. Tout allait pour le mieux, mais il y avait Liz, une femme éblouissante qui travaillait avec moi à ce film et qui ne tarda pas à devenir ma maîtresse.



Je l'aperçus assise sur le divan

Barbara

Quand j'avais commencé à trouver la foi, j'avais pris une attitude si rigide qu'elle exaspérait James. Il me criait: «Tu as toujours réponse à tout!» Cependant, avant de venir à Londres, j'avais cessé de le sermonner. Chaque matin, je prenais le temps de me recueillir. Nous recevions beaucoup et je faisais mon possible pour plaire à James.

Un dimanche que je montais du thé à James et Liz au bureau, j'entendis Liz sangloter. La porte était entrouverte et je l'aperçus assise sur le divan, James à genoux devant elle, l'enlaçant. Je faillis lâcher le plateau. Je tournai les talons et m'enfermai dans la salle de bains où j'avais l'habitude de prier. Seigneur, qu'est-ce qui se passe? J'ai pourtant fait tout ce que je pouvais. L'inspiration me vint claire et nette: demande-lui carrément. Ne l'accuse pas, mais pose-lui la question calmement.

J'attendis patiemment que Liz soit partie. Je préparai un bon dîner, allumai des bougies et, à la fin du repas, je mis ma main sur son bras et lui demandai:

– Chéri, y a-t-il quelque chose entre toi et Liz?

James

Ma réponse a été franche:

– Oui, et même beaucoup! Je l'aime de tout mon cœur. Une raison en est que j'aime rire. Pour moi, cela fait partie de la vie. Pendant toutes nos années de mariage, je peux compter les fois où nous avons ri, tous les deux. Avec elle, j'ai retrouvé cette joie de vivre que tu m'avais presque fait oublier.

Là-dessus, je sortis en coup de vent pour aller retrouver Liz chez elle.

Je rentrai à la maison aux petites heures du matin, avec un ultimatum pour Barbara: si tu y tiens tellement, je resterai ici, mais à certaines conditions. Maintenant que tu as

découvert la vérité, tu m'épargneras tes questions. Trois nuits par semaine je serai avec Liz. Tu auras les quatre autres. C'est à prendre ou à laisser.

Barbara

J'acceptai. Je savais que si je refusais il partirait et divorcerait pour épouser Liz. J'avais quelque peu cheminé dans l'apprentissage du véritable amour depuis que je m'étais libérée de mes craintes et de mes remords. Jamais je ne me serais crue capable de l'aimer autant. Je me mis à prier pour acquérir un sens de l'humour.

Treize mois s'écoulèrent. C'était très pénible. Parfois, j'allais déverser mon désespoir chez des amis. Nos enfants vinrent à tour de rôle visiter l'Angleterre. Ils traînaient avec eux de lourds problèmes et étaient pleins de rancune envers nous.

C'est à cette époque que je commençai à aimer Dieu, qui me donnait la force et la grâce nécessaires pour traverser ces épreuves. Je réappris à rire et à apprécier la drôlerie de James à laquelle je m'étais fermée pendant si longtemps.

James

Un soir que je rentrai chez moi, je la surpris en bigoudis, en train de se faire une beauté pour sortir avec moi. J'avais commencé à m'apercevoir que, aussi incroyable et fou que cela paraisse, elle m'aimait. C'était d'autant plus incompréhensible que je me faisais horreur à moi-même. Je m'étais comporté en vrai salaud. Pourquoi m'aimait-elle? Je lui demandai carrément pourquoi elle tenait à moi. Elle parla pendant plusieurs minutes d'un trait et ses paroles me faisaient l'effet des flots d'eau cristalline qui jaillissent d'une cascade. Comment ai-je pu être assez mufle et assez idiot pour me détourner d'un pareil amour?

Barbara

Malheureusement il garda ses réflexions pour lui. Quant à moi, j'étais aux abois. Nous devions quitter l'Angleterre quelques semaines plus tard et j'ignorais encore s'il avait décidé de rester avec Liz ou de rentrer à Hollywood avec moi.

James

Depuis notre conversation, je savais que je ne quitterais jamais Barbara. Mais j'étais maintenant bourrelé de remords envers Liz à qui j'avais fait miroiter des projets d'avenir. Je me sentais comme un voleur qui cherche à remettre l'argent dans la caisse avant de se faire pincer. J'étais torturé au point d'envisager le suicide. Finalement je rompis mes relations avec Liz.

J'emmenai Barbara faire une croisière en Méditerranée. La première du film eut lieu à Londres et ce fut un triomphe, mais cela m'était égal: la seule chose qui comptait pour moi était la présence de ma femme à mes côtés. Nous n'avons rien fait d'autre que dialoguer. Pour la première fois de notre vie, nous pouvions vraiment nous comprendre.

J'ai aussi fait l'agréable découverte que Barbara a un délicieux sens de l'humour. Je suis musicien, j'ai l'oreille exercée. Eh bien, je peux dire que son rire est sans conteste le son le plus agréable au monde.

Barbara

A la longue, nos enfants nous ont pardonné. La benjamine y mit dix-sept ans, mais ce fut le plus beau cadeau de ma vie.

Continuer seul

Depuis les années soixante-dix, le nombre des familles monoparentales a presque doublé au Québec. En Grande-Bretagne, les statistiques révèlent aussi une importante augmentation: une famille sur sept n'est élevée que par l'un des parents.

Comment celui-ci fait-il pour assumer seul la lourde tâche de conduire une famille? Comment vit-il sa solitude? Après la souffrance de la séparation, comment fait-il pour ne pas empoisonner la vie de ses enfants avec des accusations et des rancœurs?

Femme battue

Lucy, une infirmière-chef en neurochirurgie, est originnaire de Soweto, en Afrique du Sud. Elle demeure dans le nord de Londres avec son fils Eric, un adolescent. C'est à Londres qu'elle avait rencontré Bob, un compatriote qui devint son mari. Voici ce qu'elle écrit:

Au début, nous étions très heureux. Bob collaborait à l'entretien de la maison et s'occupait d'Eric, notre bébé. Ses affaires marchaient bien et nous avons décidé ensemble que je continuerais à travailler jusqu'à ce que nous ayons assez économisé pour nous acheter une maison.

Bientôt les choses se gâtèrent. Bob devint irritable. Il commença même à me frapper. Je lui demandai pourquoi et il mit tout sur le compte de la pression que lui causait son travail. Je lui proposai de laisser mon emploi afin de mieux m'occuper de notre foyer, mais il ne voulut pas entendre parler. Une fille de mon propre village avec qui nous étions liés m'avoua un jour qu'elle était la maîtresse de Bob. Je n'avais jamais rien soupçonné. Je courus à la maison, mis le feu à ma robe de mariée et fis ma valise.

Bob me supplia de lui accorder une nouvelle chance et je consentis pour l'amour d'Eric. Pendant un certain temps tout alla bien, puis la violence reprit le dessus. Je dus aller cinq fois à l'hôpital. Un jour, il faillit même me rendre aveugle.



Bientôt les choses se gâtèrent

Il ne cessait de me répéter qu'il regrettait et me suppliait de lui donner encore une chance, mais je découvris qu'il avait dépensé nos économies avec d'autres femmes. Je craignais aussi pour ma vie. Je voulais éviter à mon fils de souffrir davantage de ces scènes. Je partis donc avec lui et nous sommes restés cachés un certain temps. Je me sentais perdue et amère, je ne savais à quel saint me vouer.

J'aboutis dans un refuge pour les sans-abri. Je rencontrai là une jeune femme blanche avec des jumeaux illégitimes. Elle avait quitté ses parents à l'âge de seize ans parce que sa mère, disait-elle, ne la comprenait pas. Elle avait donné naissance à ses jumeaux le jour de son dix-septième anniversaire. Elle n'adressait la parole à personne et criait toujours après ses enfants, qui pleuraient toutes les nuits. Ses nerfs étaient à fleur de peau et les autres mères, qui ne pouvaient pas dormir, l'avaient prise en grippe.

Une nuit que je rentrais de mon travail à l'hôpital assez fatiguée, il me sembla que sa chambre était anormalement calme. Je pris mon courage à deux mains et frappai à sa porte. Elle m'ouvrit et me parut si faible et si malade que je lui offris du lait, tout en essayant de la réconforter. Finalement elle m'avoua qu'elle avait la nostalgie de sa famille et n'en pouvait plus. Je tentai de la persuader de se confier à sa mère. «Elle ne voudra pas m'écouter, répondit-elle. Elle me croit trop jeune pour avoir des problèmes. Nous n'avons jamais dialogué. Ses problèmes à elle étaient les seuls qui comptaient.»

Le matin suivant, elle frappa à ma porte. Elle m'apportait vingt cachets de somnifère qu'elle aurait avalés la nuit précédente si je n'étais pas intervenue. Elle me tendit un papier sur lequel était griffonné un numéro de téléphone: «Tiens, c'est le téléphone de ma mère, si ça te fait plaisir d'essayer, mais je t'aurais prévenue!»

Le jour même, à l'heure du déjeuner, j'appelai sa mère et ce coup de fil fut l'amorce d'un renouveau pour toute la

famille. La mère voulut voir ses petits-enfants et elle les prit chez elle. Quelque temps après, ils vinrent tous nous voir et mon fils me fit cette remarque: «Tu as vu, Maman, les jumeaux sourient maintenant.»

Eric avait alors neuf ans. Nous nous parlions en toute franchise. Nous discutons de ses problèmes scolaires, de l'école qu'il devrait fréquenter, et même de notre situation de famille et de mes sentiments à cet égard. Je voulais aussi savoir ce qu'il en pensait, s'il m'en voulait d'avoir quitté son père et je lui posai la question. Il me dit que non. S'il m'avait blâmée, j'aurais essayé de reprendre la vie avec Bob.

Eric allait voir son père pendant les week-ends. Au fond de moi-même, j'aurais voulu qu'il le hâisse. «Pourquoi me dis-tu d'aimer papa alors que tu racontes tant de choses horribles sur lui?» me demanda-t-il un jour. Je compris que ma haine détruisait Eric et je me mis à prier Dieu de m'enlever mon amertume. Dieu m'exauça, mais je dois continuer à prier tous les jours. J'ai dit à Eric que nous devons aimer ce qu'il y avait de bon chez son père, sans penser au mal qu'il avait fait, et je n'essayai plus d'empoisonner son esprit.

Quelquefois mon cœur se serrait en voyant que les souliers ou le pyjama d'Eric auraient besoin d'être remplacés et que je n'avais pas l'argent nécessaire. Mais pour lui, tout ce qui comptait, c'était que je le prenne dans mes bras pour lui montrer mon affection. Le matin, je me hâtai pour préparer le petit déjeuner, mais tout ce qu'il désirait, c'était que je lui parle. Il se sentait rassuré de savoir que je l'aimais. Un jour, la directrice de son école me dit qu'elle avait été extrêmement surprise d'apprendre qu'Eric venait d'une famille séparée, car il était l'un des enfants les plus stables et ouverts de l'école.

Au début, c'est mon travail qui préserva mon équilibre, car m'occuper de mes patients exigeait toute mon atten-

tion. Je laissais mes problèmes à la porte de l'hôpital. En voyant certains de mes malades, je me disais: voilà des gens qui ont encore plus souffert que moi.

Un jour, un homme fut hospitalisé pour une tumeur cérébrale. Je me rendis à son chevet et lui demandai l'adresse de son plus proche parent. Il me répondit qu'il était divorcé, qu'il n'avait aucune famille et ne voulait prévenir personne de son opération. Il me demanda si j'avais de la famille en Angleterre. Je lui répondis par l'affirmative et il se mit à pleurer, me disant combien il se sentait seul et triste. Finalement je réussis à le convaincre de me donner l'adresse de son ex-épouse.

Malgré le règlement qui interdit d'aller à l'encontre des désirs du malade, je téléphonai à cette femme. Elle décida de lui rendre visite, décision difficile car ils s'étaient perdus de vue depuis des années. Elle vint le voir avec leurs deux enfants et ils revinrent régulièrement par la suite. Je crois qu'ils ont renoué et forment de nouveau une famille.

Accident

Peu après leur mariage, David et Gillian quittèrent l'Angleterre pour la Rhodésie du Sud (maintenant le Zimbabwe). Ils construisirent leur propre maison, mirent au monde deux enfants et, une fois que Gillian eut surmonté son mal du pays, ils décidèrent de s'y établir à demeure. A la même époque, chacun d'eux commençait à cheminer dans la foi et à trouver un but dans l'existence.

Après huit années de mariage, une tragédie les frappa. Gillian avait vingt-huit ans. Elle raconte:

La route s'étendait à perte de vue. Nous roulions depuis des heures pour regagner la maison après un week-end de

conférence en Afrique du Sud. Mais le voyage ne nous paraissait pas long. Dans la voiture, seuls tous les deux, David et moi nous sentions joyeux comme des écoliers en vacances. Pourquoi étions-nous si heureux? Une chose extraordinaire venait de nous arriver: à cette conférence, nous avions ensemble pris la décision de donner à Dieu la première place dans nos vies et d'essayer de suivre sa volonté. Nous étions plus unis que nous ne l'avions jamais été.

Soudain, juste au moment où nous traversions un ponton, les pneus quittèrent les bandes goudronnées du milieu de la piste, la voiture fit une embardée et alla s'écraser six mètres en contrebas. Je venais, contrairement à mes habitudes, de déverrouiller ma portière et, lorsqu'elle s'ouvrit sous le choc, je fus éjectée. Je vais mourir, je vais mourir, me dis-je en tournoyant dans les airs comme un ballon de rugby. J'atterris brutalement au milieu d'un buisson d'épines. En même temps, je vis comme deux grandes portes gothiques se fermer devant moi et je compris que mon heure n'était pas venue.

Prisonnière dans ce buisson, je me mis à hurler, en dépit du bon sens car nul ne pouvait m'entendre dans cette région désertique. Soudain je crus recevoir une gifle en pleine figure. Mes cris se calmèrent instantanément. Je ne voyais personne, mais je sentais la présence de Dieu. Puis vinrent des instructions: dégage ta jambe gauche, etc. En les suivant une à une, je finis par sortir de ma fâcheuse position.

Je voulus aussitôt me mettre à la recherche de David, mais quelqu'un – j'étais sûre que c'était Dieu – me dit: «Il n'est pas là.» Lorsque mes yeux tombèrent sur la voiture, comment expliquer cela, je vis l'âme de David la quitter. Je savais que c'était lui. J'étais heureuse qu'il aille dans un endroit qui semblait merveilleux, mais en même temps j'aurais voulu qu'il reste avec moi. Quand je parvins à atteindre l'auto, je vis qu'il était mort.

Assise en bordure de la route déserte en attendant que quelqu'un passe, je m'emportai contre Dieu, l'accusant de nous avoir tant donné pendant ce week-end et de nous reprendre tout de l'autre main. «J'ai seulement repris David, vint la réponse. Tu possèdes toujours l'unité que vous avez reçue.»

Quand je pus enfin rentrer à la maison, je me demandai comment annoncer la nouvelle à Matthew, notre fils de cinq ans. Je lui racontai l'histoire des portes: son père avait pu les franchir, mais pas moi, car elles s'étaient refermées. – Pourquoi est-ce qu'on ne t'a pas laissée entrer, Maman? s'étonna-t-il.

Je lui répondis que je ne savais pas.

– Je crois que c'est parce que Jésus veut que tu deviennes une vieille dame, dit-il.

Puis il sortit pour aller jouer. Le lendemain, il eut cette réflexion: «Mon papa est dans un bel endroit, tout blanc et tout doré.»

Dix-huit mois plus tard, nous repartions pour l'Angleterre.

A peine six mois après, Matthew attrapa une méningite et resta quinze jours dans le coma. Encore une fois, j'en voulais à Dieu: tu as déjà pris l'un des miens, tu ne vas pas m'en prendre encore un. Dans mon cœur, j'entendis cette réponse: «Matthew m'appartient, il n'est pas à toi. C'est à moi de décider s'il doit vivre ou mourir.» Je savais bien que je devais répondre: «D'accord, il est à toi.»

A ma prochaine visite à l'hôpital, je trouvai Matthew assis dans son lit. Il m'accueillit par un joyeux bonjour. Sa maladie avait été causée par une excroissance à la base du cerveau et de l'oreille interne. Nous étions rentrés en Angleterre juste à temps: en Afrique australe, il n'aurait pas pu être opéré.

Dans des circonstances pareilles, les meilleurs amis ne peuvent remplacer tout à fait le parent qui manque. Et

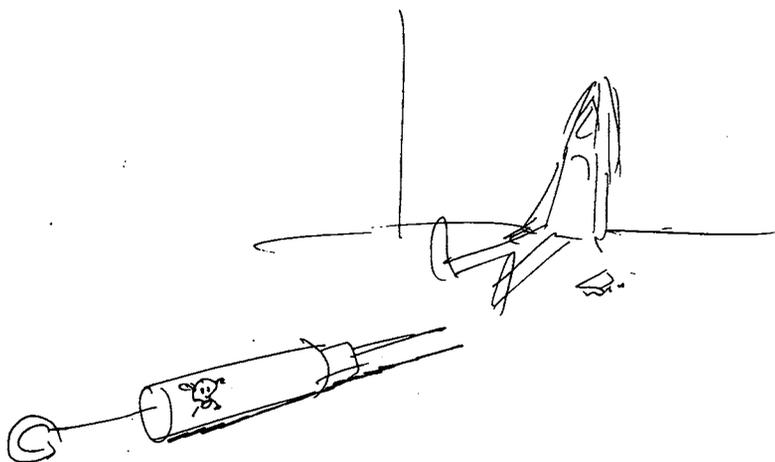
c'est souvent dans les petits détails qu'on se sent le plus désespéré. Par exemple, je trouvais dur de n'avoir personne pour m'accompagner aux spectacles que les enfants donnaient à l'école pour leurs parents. Pourtant, il est plus facile de se débrouiller seule quand ils sont petits que lorsqu'ils s'éveillent à l'adolescence. Pour ma part, je regrette maintenant de ne pas leur avoir consacré assez de temps, plus particulièrement à ma fille Kate.

A l'âge de dix-sept ans, elle jeta son dévolu sur un garçon qui l'initia aux drogues. Ce n'étaient, Dieu merci, que des drogues douces, mais elle disparaissait pour plusieurs semaines de suite. Je n'avais aucune idée d'où elle se trouvait et je téléphonais partout. Cela dura deux ans. Puis, je reçus au milieu de la nuit un coup de téléphone: la police m'avait ramassée... Kate était là en effet, au poste de police, inconsciente et étendue comme une loque à même le sol. Elle était presque méconnaissable. Je la ramenai à la maison.

J'étais au bord du désespoir. Matthew était parti à l'étranger pour quelques mois et ignorait combien la situation s'était détériorée. Je téléphonai à un ami qui connaissait un centre de désintoxication. Il me dit que la nuit porterait conseil. Le lendemain matin, il me rappela: la solution se trouverait dans la famille, pensait-il. Entre temps, la seule idée qui m'était venue était d'informer Matthew, qui travaillait sur un yacht de plaisance à Palma de Majorque. Je n'étais pas sûre que mon télégramme l'atteindrait, mais il le reçut et m'appela aussitôt: «Envoie-moi Kate ici, je m'occuperai d'elle,» me dit-il. Il était trop généreux pour m'avouer qu'il n'avait pas d'argent.

Jusqu'à la veille du départ, je me demandai si Kate partirait ou non. Nous faisons des achats de dernière minute et elle n'y prenait aucun intérêt, tandis que je priais ardemment. Soudain, d'un instant à l'autre, elle changea du tout

au tout. Elle ne tenait plus en place et avait hâte de revoir Matthew. Elle passa la dernière soirée auprès d'une cousine qui se mourait d'un cancer. C'était la première fois de sa vie qu'elle voulait s'occuper de quelqu'un d'autre.



La police m'avisait qu'on l'avait ramassée...

Elle resta cinq mois à Majorque, travaillant à la cuisine et prenant soin des enfants sur le yacht où Matthew était matelot. Cet emploi lui donna le coup de pouce dont elle avait besoin. Puis je reçus une carte m'annonçant leur retour et je fus remplie d'appréhension.

En effet, les anciens copains de Kate ne tardèrent pas à la retrouver et à lui téléphoner. Un jour, je surpris une

altercation entre elle et son ami et je compris qu'elle était sur le point de retomber dans la drogue. Craignant qu'ils n'en viennent aux mains, j'appelai Matthew, qui était à la maison en convalescence.

– Tu ne peux donc pas te trouver un travail? criai-je à Kate.

– Oh Maman, je suis enceinte de deux mois, répondit-elle.

Le regard de Matthew croisa le mien. Le lendemain, après sa visite chez le médecin, elle me parla du choix à faire: avortement, adoption ou garder le bébé. «A toi de décider,» fis-je, malheureuse de me montrer si dure, mais convaincue que je ne devais pas lui dire quoi faire. Un matin, elle me téléphona à mon travail. Elle me dit que, si elle se faisait avorter, elle ne prendrait jamais ses responsabilités dans la vie.

Elle décida donc de garder son bébé et la famille se mit en quatre pour lui donner ce dont elle aurait besoin. Elle trouva un emploi qu'elle conserva jusqu'à la naissance d'un petit garçon. Sa maternité fit de Kate une femme vraiment responsable. Le père de l'enfant voulait qu'elle aille habiter chez lui, en concubinage, mais elle décida de se débrouiller seule. Lorsque son fils eut dix-huit mois, elle fut demandée en mariage par un jeune homme qui lui donna encore deux enfants.

Il m'est arrivé parfois de soupirer: Oh David, pourquoi n'es-tu pas là? Pourtant je sens que Dieu m'a enrichie à travers chacune de mes épreuves et cela allège la souffrance. J'aurais aimé me remarier, mais j'ai découvert que je n'avais pas besoin de mari pour mener une vie pleinement satisfaisante.

Plus rien à espérer

A l'âge de trente-neuf ans, Margaret se retrouva seule avec quatre enfants de deux à seize ans. Pour elle, être divorcée, ce n'était être que la moitié de soi-même. Voici ce qu'elle raconte:

Depuis dix ans, mon mari me demandait de consentir au divorce, mais j'avais refusé. Un beau jour, il nous emmena en vacances sur un terrain de camping où il avait amené sa maîtresse quelques semaines plus tôt. Dès le premier soir, quelqu'un le reconnut. Cette fois je me dis que s'il avait le culot de faire cela, il n'y avait plus rien à espérer. Il m'avait tellement trompée que j'avais perdu toute confiance.

Une amie me demanda si le moment n'était pas venu de crever l'abcès. Ce fut un choc. Il me fallut réfléchir longtemps avant de trouver la meilleure solution tant pour les enfants et moi que pour mon mari. Je priai pour y voir clair. Finalement je sentis qu'il valait mieux lui rendre sa liberté et divorcer. Je partis de Londres avec les enfants pour aller vivre à la campagne.

Mon père était mort quand j'étais encore au berceau. J'ai dû quitter l'école à quatorze ans, car ma mère n'avait pas de quoi me payer l'uniforme. Quand Mike et moi nous sommes mariés, nous n'étions pas riches, mais avec le temps nous avons acquis une jolie maison et deux voitures. Maintenant il me fallait repartir à zéro.

Trois ans après notre séparation, un homme se présenta à la porte avec une sommation: mon mari n'avait pas payé l'hypothèque. Les enfants et moi dépendions déjà de la Sécurité sociale et il m'était impossible de payer. Nous avons donc été forcés de quitter la maison où nous habitons. Nous avons trouvé dans le village une vieille maison à louer, mais nous avons si peu pour vivre que je ne pouvais même pas payer la taxe des ordures.

Le bail m'obligeait à clôturer notre jardin. Alors que je me demandais comment faire face à cette dépense, le voisin vint demander si je verrais un inconvénient à ce qu'il installe une clôture. Un peu plus tard, sa femme et lui emmenèrent pour la journée Tim, mon petit garçon de quatre ans. Ce couple n'avait pas d'enfants et ils adoptèrent en quelque sorte Tim. Ils contribuèrent à l'habiller et à payer ses études quand il fut pensionnaire au collège. Ils étaient très chics envers lui, sans jamais marcher sur mes plates-bandes ou prendre ma place.

Nous avons connu des temps difficiles. Souvent Mike ne nous envoyait rien pour vivre et je devais le poursuivre en justice. D'un mois à l'autre, je n'étais jamais certaine de recevoir sa pension. Je me souviens qu'un jour où il ne me restait plus que dix pence, une voisine vint me porter un billet de cinq livres et insista pour que je le prenne. Parfois nous trouvions des choux-fleurs devant la porte. Nous avions rarement de l'argent, mais Dieu prenait soin de nous.

Au début, j'étais amère et vindicative. Au fond, j'espérais tout de même que mon mari me reviendrait, mais il se remaria. Ce fut une épreuve lourde à porter. Il me fallut accepter l'humiliation d'être rejetée et abandonner tout espoir de réconciliation. A la longue, après huit ans, la blessure se cicatrisa. Aujourd'hui, les relations se sont rétablies. Nous nous rencontrons aux réunions de famille et nous nous consultons au sujet des enfants.

Avec mes quatre enfants, la maison, le jardin, du travail temporaire et le groupe de jeunes femmes de ma paroisse dont j'étais responsable, je n'avais pas le temps de me tourner les pouces. Je me suis rapidement fait des amis. Longtemps j'ai songé à me remarier, mais je ne voulais pas donner un beau-père à mes enfants tant qu'ils vivraient sous mon toit. Je remettais cela à plus tard. Après tout,

ma mère avait fait un heureux mariage à l'âge de cinquante ans, après bien des années difficiles.

Ce ne fut pas mon cas. A cinquante ans, avec mes trois aînés mariés et Tim pensionnaire, je me suis tout à coup sentie inutile. J'étais déprimée. Cet état était dû en partie aux effets secondaires du médicament que je prenais contre l'hypertension. Je venais de décrocher un emploi à plein temps, mais je n'avais plus la force de lutter. «Oh Seigneur, pourquoi ne viens-tu pas me chercher maintenant?» ai-je même demandé à Dieu.

J'étais chrétienne depuis une vingtaine d'années et croyais avoir une foi solide. Que m'arrivait-il donc? Que devenaient tous les projets que j'avais eu l'intention de réaliser après le départ des enfants? Combien de fois avais-je espéré pouvoir un jour lire à ma guise sans être dérangée, prendre le temps de savourer un repas, écouter la musique de mon choix, voyager à l'étranger... Peu à peu je me suis rendu compte que j'avais passé toute ma vie dans l'attente de cet avenir. Mes rêves ne s'étant pas réalisés, j'étais complètement abattue. Je continuais malgré tout, mais je me sentais usée et esclave de la routine.

Un dimanche, je suis allée à une rencontre organisée par un mouvement chrétien dans notre village. Quel choc de voir tant de jeunes et d'enfants en train de chanter, bavarder et danser avec une telle liberté! Et le message était donné avec une profondeur peu commune. Le Christ était là, je sentais sa présence.

Je commençai à m'intéresser à ce mouvement et à y prendre une part active. Je pouvais partager avec mes nouveaux amis toute mon expérience de vie et être vraiment moi-même.

Je compris que je n'avais jamais confié mon avenir à Dieu, c'était mon domaine réservé. Voilà pourquoi je ressentais ce grand vide: je devais laisser son esprit le combler. Cela prit un certain temps, mais alors je commençai à

retrouver la joie et l'amour, la paix et l'espoir. Depuis que j'ai cette relation plus profonde avec le Christ, ma vie a une tout autre dimension. Je me sens à nouveau utile, mais de façon différente: un instrument dans les mains de Dieu. Un ami du village, l'autre jour, a fait cette remarque à mon sujet: «Margaret a l'air comblée, c'est merveilleux de la voir ainsi.» Il a raison. Je viens de prendre ma retraite et je suis heureuse.

Nouvel essai

En Grande-Bretagne, les trois-quarts des divorcés se remariaient et la moitié d'entre eux le font moins de cinq ans après leur séparation. Au début des années 70, ces remariages semblaient mieux tenir que les premiers, mais actuellement les chiffres ont changé: 40% de remariages aboutissent à un échec, contre 30% de premiers mariages.

Comment, lorsqu'on prend un nouveau départ, éviter de retomber dans les mêmes erreurs?

Toile d'araignée

Moira est juriste. Elle vit dans une grande ville américaine avec son second mari Jack, leurs deux filles et le fils qu'elle a eu d'un premier lit. Elle raconte ici comment elle s'est libérée des chaînes de son passé:

Après ma rupture, j'étais remplie d'angoisse et de révolte, en même temps que profondément blessée. Ne supportant ni la solitude, ni l'attente, je m'accrochais à n'importe qui et n'importe quoi. Pourquoi cela m'était-il arrivé à moi? me demandais-je, la rage au cœur. Je n'étais pas précisément une sainte, mais est-ce que je méritais cela? Je restais seule avec un enfant à élever, sans ressources et sans

famille. Après tout, je n'y étais pour rien et c'était injuste que les autres me regardent de haut. J'avais perdu tout ce que j'avais et tous mes espoirs, mais j'étais trop fière pour accepter que l'on m'aide.

Certaines personnes continuèrent pourtant à m'entourer de leur amitié malgré mes rebuffades. Avec le temps, les blessures se cicatrisèrent, puis je me remariai.

Un après-midi, assise sur le balcon, je vis une araignée au milieu de sa toile. Tout en l'observant, je me mis à comparer ma vie à celle de l'araignée. Je me croyais le centre du monde et grâce à ma toile j'attirais les gens à moi pour me servir d'eux. Ils ne m'intéressaient que dans la mesure où ils m'étaient utiles.

Une autre pensée me frappa: Dieu a fait cette araignée, il l'aime. Moi aussi, Dieu m'a faite et il m'aime. Du coup, je compris que je devais détruire le tissu de mensonges dont je m'étais entourée. Il faisait du mal et ne servait à rien.

Je commençai par Jack, mon mari. Lentement et parfois péniblement, je lui avouai toutes les salades et les demi-vérités que je lui avais racontées. Quand je lui eus tout dit, enfin je me sentis libre. Plus de barrière entre nous! Ces moments, bien que douloureux, donnèrent une base solide à notre union.

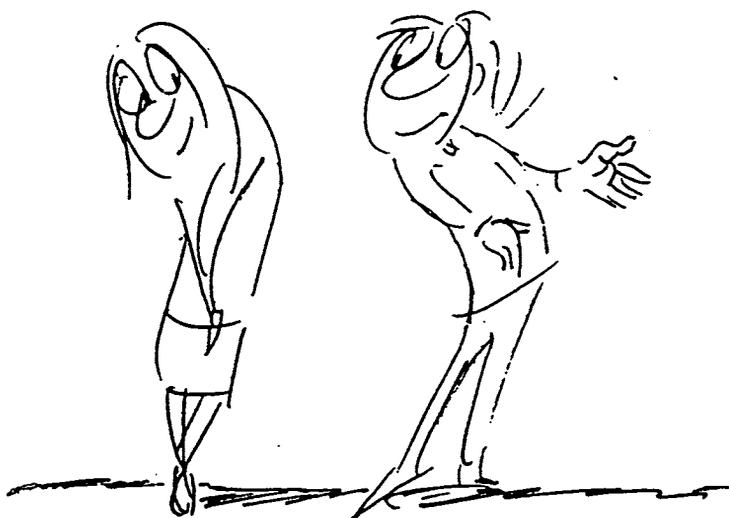
Remontant plus loin dans mes souvenirs, je compris soudain pourquoi j'avais épousé mon premier mari: je voulais quitter la maison; des amis m'y poussaient; je voulais un appui financier pendant mes études de musique; après un crève-cœur, je ne croyais plus au grand amour et cherchais simplement à me caser. Lui tenait beaucoup à m'épouser et je crois qu'il m'aimait à sa façon. Mais je lui en ai voulu lorsque les choses n'ont pas marché comme je l'entendais.

En réalisant que tout cela avait miné notre mariage, j'éprouvai un vrai repentir, car mon premier mari avait beau n'avoir manqué de rien – argent, famille, éducation – il était actuellement derrière les barreaux pour détour-

nement de fonds. Il avait tout perdu. Je me demandai ce que je pourrais faire pour lui, à supposer que je l'aime assez pour me préoccuper de lui.

Je pourrais toujours lui rendre les bijoux qu'il m'avait offerts pendant que nous étions mari et femme. Ainsi ne serait-il pas complètement fauché à sa sortie de prison. Pourtant je m'étais bien juré de ne jamais lui donner un centime: il avait jeté l'argent par les fenêtres et n'avait pas assuré l'entretien de notre enfant. Il m'avait rendu la vie impossible. J'étais étonnée moi-même de ma volte-face.

Voyant ma part de responsabilité dans l'échec de notre mariage, je lui écrivis pour lui demander pardon. Il me répondit: «J'ai été absolument bouleversé par tant de bonté. J'ai pleuré toute la soirée. Depuis des années, la vie n'a été pour moi qu'une suite d'expériences cruelles. Ton geste généreux me touche d'autant plus.» Le passé avait été exorcisé, il ne viendrait plus hanter le présent.



Lui tenait beaucoup à m'épouser

Il y a quelques années, la chance frappa à ma porte. J'étais employée depuis dix ans dans l'administration de notre Etat quand l'homme pour lequel je travaillais fut élu maire: j'avais milité pour son élection, je faisais partie de son personnel, j'étais donc toute désignée pour obtenir un poste important dans la municipalité.

J'aimais mon travail, mais je me sentais toujours tiraillée entre ma famille et mon emploi. Jack était un médecin suroccupé et nous venions d'avoir notre premier bébé. Après de longues hésitations, car une occasion pareille ne se présenterait sans doute pas une deuxième fois, je renonçai à demander le poste. Ce n'était pas le moment: il était plus important de sauvegarder mon ménage et ma famille.

Chose étrange, lorsque j'eus renoncé à ma plus chère ambition, une autre occasion me fut offerte, sans préjudice pour ma vie familiale. Une idée m'était venue sur le genre d'assistance que la municipalité pourrait accorder aux deshérités. En tant que simple citoyenne, j'écrivis au maire pour lui soumettre ce projet... et il m'en confia la réalisation.

Un «mais» capital

«Consentiriez-vous à devenir la femme d'un divorcé?» demanda Klaus au cours d'une balade dans les montagnes suisses. Sigrid dit oui. Aujourd'hui, après deux ans de mariage, elle remarque: «Ce qui me paraît formidable, c'est qu'un être aussi blessé par la vie que l'était Klaus ait trouvé le courage de faire de nouveau confiance à quelqu'un.»

Klaus est allemand. Il était en voyage d'affaires quand sa première femme Hilde le quitta. En rentrant chez lui, il trouva la maison vide. «J'ai essayé en vain de la convaincre

de revenir, mais elle m'avait toujours reproché de la laisser trop souvent seule et elle avait trouvé un homme qui n'avait pas à voyager.»

Deux années de séparation sont obligatoires en Allemagne avant d'obtenir un divorce. «Les premiers mois, je me sentais si désespéré que je ne voulais plus voir personne, raconte-t-il. Si, à mon travail, on me demandait des nouvelles de Hilde, j'avais toutes les peines du monde à avouer que nous n'étions plus ensemble. Il y eut bien une période où je me disais: je suis redevenu libre, je peux agir à ma guise, mais elle fut de courte durée. Je savais qu'il me fallait retrouver une raison de vivre.»

Petit à petit, Klaus sortit de sa coquille, heureux d'avoir des amis prêts à l'épauler sans chercher à s'imposer. Vint le moment où le divorce fut prononcé.

«Parfois, dit Klaus, les clauses d'un divorce sont telles qu'un remariage est hypothéqué d'avance. Certains de mes collègues ont dû vendre leur maison, leur voiture et remettre plus de la moitié de leur revenu à leur ancienne femme. Comment voulez-vous qu'une deuxième épouse accepte cet arrangement?»

Klaus et Hilde n'ayant pas d'enfants, le jugement fut simple et Klaus obtint de verser ce qu'il devait à Hilde en une seule fois. Il était désormais libre de songer à se remarier. Il savait que cela le servirait sur le plan professionnel.

«Si vous êtes célibataire, votre directeur a tendance à penser qu'on ne peut pas vous confier les affaires délicates parce que vous n'avez pas la stabilité d'un foyer. Ainsi ma carrière se ressentait-elle de ma situation, bien que je m'investisse à fond dans mon travail.»

D'un autre côté, lorsqu'un ami lui suggéra de se remarier, il s'emporta:

«On ne peut pas simplement dire qu'on efface tout et qu'on recommence.» Il lui fallait du temps pour réfléchir à ce qui avait provoqué le premier échec. Quand un ménage

se brise, on commence par accuser le conjoint. Puis on se met à raisonner: d'accord elle avait ses problèmes, mais... Ce mais est très important avant d'aborder une nouvelle relation. C'est la clef qui fait comprendre en quoi on a eu tort. Souvent il s'agit des petits incidents de la vie conjugale et non des gros, et de l'incapacité de reprendre le dialogue après une altercation.



Consentiriez-vous à devenir la femme d'un divorcé?

Klaus et Hilde s'étaient mariés à l'église et une chose le tracassait à propos de la promesse de rester unis «jusqu'à ce que la mort nous sépare». Ce n'était pas lui qui avait rompu la promesse, mais était-il vraiment libre? Pouvait-il dire à Dieu qu'il aimerait prendre un nouvel engagement? Il reçut autant de réponses qu'il avait d'amis! Finalement il sentit que Dieu ne lui refusait pas son pardon et il retrouva la paix.

Sigrid pour sa part avait eu une fréquentation qui l'avait en quelque sorte préparée à cette demande en mariage. Elle reconnaît aujourd'hui avoir bien failli épouser un homme qui n'était pas pour elle: «Dieu m'a saisie par la peau du cou et m'a empêchée de poursuivre dans la fausse direction. Alors, qui étais-je pour refuser quelqu'un que Dieu avait laissé prendre une fausse direction et mettait maintenant sur mon chemin pour que je l'aide à s'en sortir?»

Avant d'unir leurs destinées, ils firent la lumière sur leur passé et se dirent tout en pleine confiance.

«Je dus accepter de revivre toute la souffrance de Klaus, dit Sigrid. J'en arrivai à détester sa première femme. Mais un jour je me surpris à penser que je devrais peut-être lui être reconnaissante, car sans elle nous ne nous serions jamais connus.»

Le travail de Klaus l'oblige à voyager la plus grande partie de l'année. Mais Klaus ne manque jamais de dire à Sigrid combien il lui en coûte de la laisser seule à la maison. Ils s'écrivent presque tous les jours, se téléphonent et mettent tous les trois mois un week-end de côté qu'ils passent ensemble sans être interrompus.

«Avant notre mariage, j'ai accepté le fait qu'il serait souvent absent, dit Sigrid. L'avoir à la maison est chaque fois un cadeau, et non un dû. Ainsi, j'apprécie à leur juste valeur les moments que nous passons ensemble. J'en goûte chaque minute au lieu de le harceler pour qu'il reste plus longtemps, ou de redouter son départ. Evidemment, je dois chaque fois redécider de prendre les choses de cette manière.»

Même si elle se dit très craintive, elle a décidé de ne pas se faire de souci pour la sécurité de son mari pendant ses voyages, et de ne pas douter de sa fidélité quand il est éloigné d'elle. Elle a d'ailleurs un travail qui lui demande beaucoup à elle aussi et l'aide à ne pas dépendre de Klaus pour son épanouissement et son équilibre.

De son côté, Klaus a résolu de ne pas faire peser sur sa femme ses problèmes professionnels, rompant ainsi avec ses vieilles habitudes.

«Certains jours je réussis mieux que d'autres, avoue-t-il, mais je prie pour m'améliorer. Et si en rentrant j'ai besoin d'un peu de temps pour mettre de l'ordre dans mes pensées, je le dis simplement à Sigrid avant que nous ne nous lancions dans la conversation. Quand nous sommes tombés amoureux, nous étions tous deux conscients que notre relation de couple ne reposerait pas seulement sur nos promesses, mais sur la certitude, renouvelée chaque jour, que Dieu veut que nous marchions ensemble. Je me sens maintenant capable de parler de mon divorce avec mes collègues, si bien qu'à leur tour ils peuvent m'exposer leurs difficultés. Nous n'entrons pas dans les détails, mais je suis en mesure de leur assurer qu'un nouveau départ est possible.»

Le même scénario

Il est illusoire de penser que l'on peut construire une union heureuse sur les griefs et les rancœurs d'un premier mariage.

Si je reste la même, j'apporte dans mon nouveau mariage les problèmes que j'ai créés dans le premier, m'a dit une amie qui a vécu cette expérience. Une fois remariée j'ai suivi sans m'en rendre compte exactement le même scénario qui avait provoqué la rupture de mon premier mariage: dans mes relations avec mon mari, je jouais toujours le rôle de la victime, c'était une réaction instinctive. Mais tout récemment, je me suis aperçue que la relation entre un homme et une femme, c'est une partie qui se joue à deux.

Il suffit que l'un des deux laisse tomber pour que cesse le petit jeu cruel qui consiste à faire souffrir l'autre. Quand je

pris la décision de ne plus me laisser marcher dessus et de dire simplement la vérité, je me sentis libre. Ce fut le début d'une nouvelle relation entre nous.

Familles agrandies

D'après une étude faite en 1982 par le Bureau de Recensement des Etats-Unis, un enfant américain sur dix habite avec l'un de ses parents qui s'est remarié. Les familles disparates réunies sous un même toit ne sont pas sans problèmes. C'est ce que confirme une de mes amies, Angela, qui se trouve dans cette situation. Elle a trois enfants d'un premier mariage.

Quand j'ai rompu, je ne me doutais pas combien ce serait difficile de ne plus avoir de partenaire pour l'éducation des enfants, avoue-t-elle. Même si l'on n'est pas du même avis sur tout à leur propos, on partage les mêmes inquiétudes quand ils sont malades, la même fierté quand ils reviennent de l'école avec de bonnes notes.

Mon second mari a une fille de onze ans. Mes sentiments envers elle ne sont pas tout à fait les mêmes qu'envers ma fille. Pour mon mari, il en est de même, à l'inverse évidemment. Je me sens souvent tiraillée entre ma fille qui veut regarder son programme favori à la télévision et mon mari qui, lui, veut suivre le match de baseball au même moment. C'est un fait que les disputes sont plus difficiles à résoudre quand elles impliquent des enfants d'un seul des deux parents.

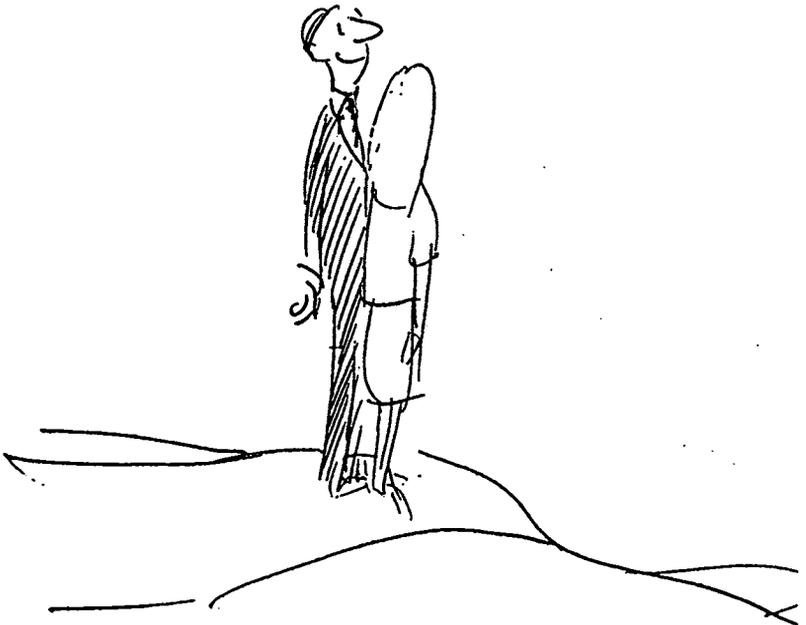
Un deuxième mariage n'est pas plus facile que le premier. De nouveaux facteurs entrent en ligne de compte et vous apportez avec vous tous les relents de votre premier ménage. Parfois je me demande si l'on ne travaillerait pas plus fort à la réussite du premier si l'on pouvait prévoir

tous les inconvénients d'une séparation et d'un remariage, sans parler du déchirement qu'auront à subir les enfants.

En dépit, ou à cause de tout cela, Angela et son mari sont résolus à réussir leur vie de couple. Ils ont maintenant un petit garçon et toute la famille l'adore.

Le point de vue des enfants

Au cours d'un repas chez un couple d'un certain âge, nous avons appris une bonne nouvelle: leur fille, divorcée depuis huit ans, venait de se remarier avec son ex-mari. Nos amis étaient doublement heureux à cause de la joie que cela provoquait chez leurs trois petits-enfants dont ils avaient la garde depuis la séparation des parents.



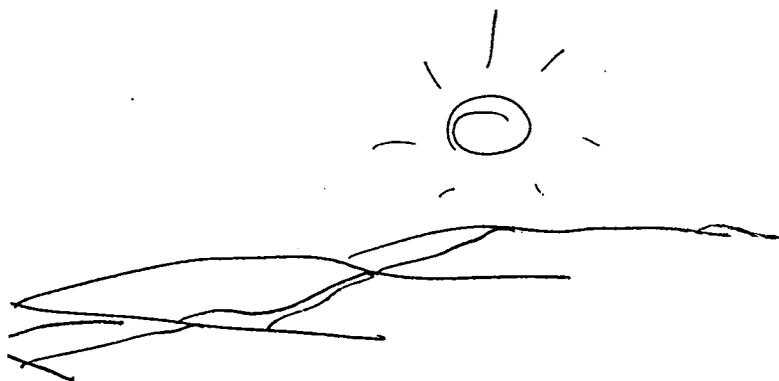
Elle venait de se remarier avec son ex-mari

En Grande-Bretagne, un enfant sur cinq voit ses parents divorcer avant ses seize ans. Pour certains, l'expérience est plus traumatisante que pour d'autres, mais, contrairement aux présomptions courantes, de récents sondages semblent indiquer que les enfants sont moins affectés par les disputes et les tensions d'un ménage malheureux que par un divorce.

Même le divorce le plus «civilisé» peut laisser des séquelles permanentes chez les enfants. Edward, devenu père à son tour, en parle en connaissance de cause:

Mon père travaillait en Extrême-Orient et l'éloignement a conduit peu à peu mes parents au divorce. Quand j'eus douze ans, ils m'emmenèrent en Grande-Bretagne pour une intervention chirurgicale. Après ma convalescence, papa dut repartir tandis que maman restait avec moi.

Un jour, elle m'appela au salon. Sa voix était plutôt brusque et je me demandais quelle bêtise j'avais faite. Elle était assise sur un coffre en bois de camphre, le dos à la fenêtre, et tricotait.



«Papa et moi avons décidé de divorcer,» me dit-elle froidement, de façon aussi mécanique que le cliquetis de ses aiguilles à tricoter. Cette phrase déclencha en moi une explosion. Je me mis à hurler, à jurer, à donner des coups de pied. Puis la honte et une douleur terrible m'envahirent. Je courus me réfugier sur mon lit et pleurai toutes les larmes de mon corps. Après, il n'y eut plus de larmes: mes sentiments étaient morts, seule la douleur subsistait.

Mes parents fondèrent chacun une nouvelle famille. Je grandis et fis des études. Je m'estimais encore heureux: à ma connaissance, il n'y avait eu ni querelles, ni amertume, et j'aimais mes beaux-parents des deux côtés. Le premier choc passé, le divorce de mes parents ne m'avait plus beaucoup affecté. Quand, à l'âge de trente ans, je me suis marié, mes parents étaient présents, chacun avec son nouveau conjoint, et tout s'est déroulé de façon impeccable.

J'écrivais deux fois par an à ma mère pour garder le contact. Un matin, je reçus deux réponses à ma lettre, l'une de ma mère et l'autre de mon beau-père. «La mesure est comble, écrivait-elle. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.» Et mon beau-père: «Je te serais reconnaissant de bien vouloir cesser de correspondre avec ma femme.» Je suis resté abasourdi. Comment une chose pareille était-elle possible? Je n'avais jamais été très proche de ma mère, mais ce n'était pas une raison pour me rejeter avec autant de dureté et de froideur. Vainement, j'ai essayé de me souvenir du contenu de ma dernière lettre. Il devait y avoir de bonnes raisons, une mère ne renie pas comme cela son fils unique.

Depuis peu, j'étais devenu chrétien et m'étais engagé à lutter pour un monde meilleur. Si je ne pouvais m'entendre avec mes proches, comment pourrais-je prétendre transformer la société et le monde entier? Au lieu de tourner la page en laissant retomber tout le blâme sur ma mère, je priai pour voir clair en moi et comprendre la raison de ces lettres. Ce fut long. Finalement, un matin, dans le

silence qui suivait ma prière, la lumière se fit et les idées jaillirent comme un torrent. D'un seul jet, je noircis une douzaine de pages de mon carnet.

Je me retrouvai bien des années en arrière, dans le salon où ma mère prononça les mots fatidiques. Je compris pourquoi elle avait été si brusque. Ce n'était pas par manque de cœur, mais elle essayait de refouler ses craintes et sa douleur. Je n'avais jamais compris combien elle avait souffert, elle.

Je me revis tel que j'étais à treize ans, en proie à des sentiments tumultueux. Mon univers avait été bouleversé, tout allait à la dérive. Inconsciemment, je me forgeai ma propre explication du drame. J'avais été blessé, par la faute de maman. Papa aussi avait souffert à cause d'elle. Il était donc mon allié. Je m'étais ainsi trouvé d'un côté un bouc émissaire pour ma souffrance et, de l'autre, quelqu'un en qui mettre mon affection et ma loyauté.

C'est ainsi que je vécus dès lors avec ma mère comme un parasite. Tout m'était dû: affection, gîte, couvert, argent de poche, vacances. Quant à moi, je ne lui donnais presque rien en retour. Papa était mon héros et je voulais l'imiter. J'étais égocentrique, impoli, plein d'arrogance et d'exigences.

Tout d'un coup, je compris le mal qu'un «bon» divorce m'avait fait. Il avait empêché mon développement affectif et conditionné tout mon comportement social pour des années. Ma croissance s'était arrêtée à treize ans et j'étais encore dominé par les valeurs et les attitudes de cet âge. Devenu adulte, je n'avais pas acquis de maturité.

Il me fallut du temps pour assimiler tout cela. Mais je fus alors rempli de honte et j'écrivis une longue lettre à ma mère et mon beau-père pour leur demander pardon, reprenant un à un les torts que je leur avais causés pendant vingt-cinq ans.

Je n'attendais pas de réponse, mais je reçus par retour du courrier une lettre qui m'assurait de leur pardon et aussi de leur repentir pour certains incidents. Quand, plus tard, nous nous sommes revus, nous avons épanché le trop-plein de nos cœurs, assis tous les trois au soleil. Ensemble, nous avons pleuré les années perdues. Les relations entre nous sont entièrement nouvelles, même s'il nous faut parfois encore extirper quelque mauvaise herbe qui repousse.

En osant me voir sous mon vrai jour et en faisant des excuses, j'ai pu me tirer d'une situation bloquée. Maintenant, je comprends mieux ce qui se passe en moi et chez les autres. Ma foi en Dieu s'est affermie et je suis convaincu que le repentir et le pardon sont essentiels pour des relations humaines fructueuses. Cependant, aujourd'hui encore, j'ai du mal à supporter que l'on tricote en me parlant!

Libération

«Quand nous sommes en conflit avec les autres, c'est toujours parce que nous sommes en conflit avec nous-mêmes,» affirme le Dr Tournier*, à qui bien des époux sont venus exposer leurs déboires conjugaux. Il ajoute que, si chacun d'eux est libéré par une expérience spirituelle personnelle, les divergences de goûts et d'idées ne sont plus source de problèmes.

Pouvons-nous vraiment être libres ou serons-nous toujours à la merci de quelqu'un ou de quelque chose?

* Paul Tournier, *De la solitude à la communauté* (Editions Delachaux et Niestlé).

Le sexe

Pour de nombreux couples, la sexualité est source de conflit. Ainsi, le soir, un mari en redemande alors que sa femme voudrait dormir! Bien sûr, c'est aussi un lien, mais, comme Roger et Debbie l'ont découvert, les difficultés commencent quand cela devient le seul lien.

Ils se sont rencontrés à Sheffield, en Angleterre. Debbie terminait un cours de secrétariat et Roger finissait un projet de recherches à l'université.

«Ce fut le coup de foudre, nous dit Roger. Je me remet-tais d'une dépression à la suite d'une déception et Debbie m'a rendu le goût de vivre. Nous avons commencé à sortir ensemble, à fréquenter les boîtes de nuit et les discothèques. Nous avons couché ensemble bien avant de nous connaître vraiment.»

Debbie avait eu une enfance difficile. Quand elle n'avait que quelques mois, sa mère avait divorcé et son remariage avait été une triste expérience. Le beau-père de Debbie avait abusé d'elle. Son petit frère et sa petite sœur étaient pratiquement abandonnés à ses soins. Dans son adolescence, elle avait souffert d'anorexie. Elle cherchait auprès des garçons l'amour et l'attention qu'elle n'avait pu trouver chez elle. Son idylle avec Roger était, pensait-elle, la chose la plus merveilleuse qui lui soit jamais arrivée.

Roger partageait ses sentiments. Comme ils avaient peu d'espoir de trouver du travail à Sheffield, ils décidèrent de partir à Londres et trouvèrent commode de s'installer dans le même appartement.

«Marqué par les événements des années soixante, je n'avais qu'une ambition: vivre en union libre avec une fille, nous dit Roger. A mon avis, c'était une étape nécessaire à mon épanouissement. Nous étions ravis de notre installation. Nous étions tout l'un pour l'autre, nous avons trouvé du travail et nous n'avions aucune responsabilité à porter. Mais le sexe était tout ce qui nous tenait ensemble. Nous en profitions de plus en plus et étions de moins en moins satisfaits et de moins en moins attentionnés l'un envers l'autre.»

Tous deux se seraient fait couper la langue plutôt que d'avouer, à eux-mêmes ou à quiconque, que leur amour s'éteignait.

«Je m'accrochais à Roger, dit Debbie, et j'étais terrifiée à l'idée de le perdre.»

Et Roger ajoute :

«Tous les deux, nous savions qu'il suffirait d'un rien pour que tout s'effondre et que ce serait la fin. Nous ne pouvions pas nous payer le luxe de nous dire ce que nous ressentions réellement. C'était moche, mais on se cramponnait à ce qu'on avait.»

Ils avaient projeté de se marier, mais Roger s'y refusa à la dernière minute. Ils partirent en vacances au Portugal, où ils passèrent deux semaines désastreuses à faire l'amour, se bronzer au soleil et boire de la piquette. Cela n'arrangea rien, au contraire. En fait, Roger rêvait déjà d'une nouvelle conquête.

Ils venaient de rentrer à Londres quand un homme, dont Roger avait fait connaissance par hasard dans un bus l'année précédente, reprit contact avec lui. Au cours de ce trajet de bus, ils avaient parlé d'une société nouvelle, qui pourrait se faire grâce à un changement dans le comportement des gens. L'interlocuteur de Roger avait cité des exemples de personnes qui avaient pris Dieu au sérieux dans leur vie et avaient pu influencer le cours des événements dans une partie ou l'autre du monde. Roger, qui était socialiste et membre actif d'un syndicat, avait été impressionné par cette conversation. Ils avaient échangé leurs adresses, puis Roger n'y avait plus pensé.

Cet homme se trouvait de nouveau à Londres et proposa à Roger de venir le voir avec Debbie. Pour devenir des forces de changement dans le monde, leur dit-il, ne devraient-ils pas remettre en question leur façon de vivre? L'après-midi se termina par quelques instants de réflexion en silence. «C'est alors que j'ai pris conscience que toute ma philosophie était de changer les autres sans me changer moi-même,» dit Roger.

Debbie mesura combien elle en voulait à sa famille, mais ce qui la surprit le plus, ce fut la franchise de Roger face à lui-même. Ils décidèrent de tenter l'expérience: que se pas-

serait-il s'ils suivaient des critères de moralité absolus et prenaient chaque jour du temps pour réfléchir à eux-mêmes et à leur vie?

Très vite, Roger se trouva engagé dans une intense activité pour corriger tout ce qui était douteux dans sa vie. «J'ai avoué à Debbie des aventures que je lui avais cachées. Ce n'était pas tout. J'avais été malhonnête, par exemple envers la Sécurité sociale, et il fallait que je rembourse de l'argent. J'ai également dû avouer à deux de mes professeurs que je m'étais attribué les résultats de recherches déjà publiées. En recevant la force de remettre ma vie en ordre, je commençai à trouver la foi en Dieu. Je savais que par moi-même je n'en aurais jamais été capable.»

Entre temps, Debbie avait vu en face ses torts envers ses parents. Quoi qu'ils aient pu faire, son silence et sa haine n'étaient pas justifiés. Elle était impressionnée par la transformation de Roger et voulait aussi mettre de l'ordre en elle-même. Elle demanda pardon à ses parents. Roger également «pour leur avoir enlevé leur fille sans leur consentement». Il se réconcilia aussi avec ses propres parents.

Au fur et à mesure de leur cheminement, ils virent leur liaison se stabiliser et ils décidèrent de se marier.

«Ce n'était pas pour régulariser la situation, précise Roger. Un mariage pour cette seule raison serait mal parti et ne vaudrait guère mieux que le concubinage. Nous nous sommes mariés pour nous engager devant nos amis, notre famille et devant Dieu. Nous sentions que Dieu avait un plan pour nous ensemble et nous étions profondément sincères quand nous avons prononcé les mots *jusqu'à ce que la mort nous sépare*.

Pour Roger, viser à la pureté absolue, selon le Nouveau Testament, a été le changement le plus révolutionnaire dans leur façon de vivre. «Pour le socialiste que j'étais, toute idée de morale sexuelle était hors de question, expliquait-il. D'instinct je suis plutôt anarchiste: je suis allergique

aux règles. Pourtant la pureté nous a appris à ne plus nous exploiter l'un l'autre et nous a libérés de l'esclavage de nos sens émoussés par nos abus.»

«Quelle libération pour moi! ajoute Debbie. Nous avons essayé toutes les formes de contraception possibles. Toutes étaient désagréables et certaines me rendaient malade. Quand nous avons opté pour le contrôle de nous-mêmes, nous n'avons plus eu besoin de recourir à des préservatifs et j'ai perdu toutes mes peurs, peurs d'échecs ou d'effets secondaires.»

Roger et Debbie assurent que la pureté ne bannit pas la sexualité, mais protège de son emprise. Ils ont maintenant deux enfants.

«Je crois, conclut Roger, qu'il est impossible de construire une société plus juste et plus généreuse si l'on est soi-même un dictateur et un exploiteur à la maison. L'honnêteté entre nous a transformé notre vie et donné une base solide à notre mariage. Quand on est transparents l'un envers l'autre, même sur les incidents les moins reluisants de notre passé, on n'a plus d'arguments à se jeter à la tête. Dire que tant de gens vivent dans la terreur d'être démasqués!»

Remède radical

Certaines de nos connaissances ont eu d'autres tyrans à détrôner. Ruth et Bill habitent la Californie. Leurs querelles déchiraient leur ménage. Un beau jour, Ruth découvrit la cause du problème, qui n'était autre que les cocktails. Elle s'explique: «Je me demande combien de mariages ont tourné à l'aigre comme le nôtre à cause des mots que l'on se décoche dès que l'on a ingurgité son premier verre.»

Ce n'est pas qu'ils prenaient l'apéritif tous les jours et elle n'était pas alcoolique, mais elle résolut tout de même

d'adopter une solution énergique en renonçant complètement à l'alcool.

«A mon grand étonnement, j'ai eu beaucoup de plaisir à la première réception qui a suivi cette décision. J'étais pleine de verve au lieu d'être un bonnet de nuit comme je l'avais craint. Cela m'a donné de l'assurance pour continuer dans cette voie.»

Il leur arrive encore d'avoir des divergences, mais Ruth constate qu'elle peut s'exprimer de façon détendue et sans émotivité. Quand il y a des difficultés, elle apprend à encourager Bill au lieu de sortir ses griffes.

L'enfer d'un alcoolique

Le problème était plus sérieux pour Georges et Marion, qui demeurent dans une grande ville d'Angleterre. Georges perdit son poste de gérant d'usine à cause de son alcoolisme. Voici leur récit:

Georges

C'est dans la marine que j'ai commencé à boire, non de façon constante au début, mais énormément à chaque port. Plus tard, j'ai repris cette habitude en compagnie de mon beau-père. Il pouvait descendre huit chopines en une soirée et aller à son boulot en bonne forme le lendemain matin.

Moi pas, hélas! Après ces beuveries, j'étais complètement soûl. Plus je buvais, plus j'avais soif. Les choses empirèrent sans cesse et, pendant des semaines entières, je fus incapable de travailler. Peu de gens connaissaient ma faiblesse en dehors de ma famille. Je me plaisais même à croire que ma femme et mes enfants l'ignoraient. Je m'arrangeais pour demander à mon médecin des certificats attestant que

mon incapacité de travail était due à l'état de mes nerfs. A une certaine époque, je ne pouvais plus vivre sans arroser ma tasse de thé matinale d'un bon tiers de vodka, avec beaucoup de sucre pour masquer le goût.



Il n'y avait presque plus de communication entre nous

Marion

La vie avec un alcoolique vous fait perdre toute confiance. Georges me jurait souvent qu'il allait au travail, et moi je savais qu'il sortait prendre un verre. Je lui ai même dit un jour que s'il n'allait pas travailler, il ne me trouverait plus à son retour. Il savait que je parlais sérieusement. A plusieurs reprises, j'ai été sur le point de le quitter, mais je suis toujours restée par amour pour les enfants.

Il n'était pas violent, il n'avait même pas une démarche chancelante quand il était ivre, mais il était d'une extrême irritabilité et il n'y avait presque plus de communication entre nous. Il voulait à tout prix conduire la voiture et c'était une expérience terrifiante. Un jour, je l'ai obligé à s'arrêter pour me laisser sortir et j'ai pris l'autobus pour rentrer à la maison.

J'avais un emploi dans une école maternelle: je gagnais peu, mais cela permettait de régler les factures du ménage. Georges s'occupait du reste. Ce n'était pas facile de joindre les deux bouts pour élever deux enfants, avec tous les frais que cela implique quand ils grandissent. Mais ils comprenaient la situation et m'apportaient leur appui.

Georges

Le pire arriva le jour où j'avais promis à mon fils de l'emmener à un match de football. Ayant fait un peu de bricolage ce matin-là, j'avais la gorge sèche. Pourquoi pas un verre de sherry pour me soutenir? Le verre fut suivi de plusieurs autres et j'avais bientôt vidé trois bouteilles. A notre arrivée au stade, une chopine de bière me laissa ivre-mort. Mon fils dut me ramener à la maison, amèrement déçu de n'avoir pu assister au match.

Marion insista pour que j'aille chez le médecin. Je mentis une fois de plus, prétendant que j'avais eu des vertiges, et une fois de plus j'eus droit à des pilules. Le lendemain, je

me remis à mes travaux de bricolage et, lorsque Marion revint à la maison, elle me trouva couvert de sang, avec une entaille au front. Je ne m'étais même pas rendu compte que je m'étais blessé. Cette fois, elle exigea que je dise la vérité au médecin et je fus envoyé dans un hôpital psychiatrique pour une cure de désintoxication.

Là, il m'arriva une étrange expérience. J'étais assis tout seul dans une pièce. Je sentis une présence et une grande force me pénétra. Je savais que c'était Jésus. Il me dit: «Tu es alcoolique. C'est une croix que tu auras à porter toute ta vie. En sortant d'ici, aide d'autres alcooliques.» Sur quoi, je suis allé trouver le médecin de garde pour lui avouer que je savais que j'étais alcoolique. Jusque-là j'avais toujours soutenu que c'était ma nervosité qui me poussait à boire. Le médecin m'assura que maintenant je pourrais guérir.

C'était il y a sept ans et je n'ai plus pris une goutte d'alcool depuis, ni même eu envie d'en prendre. En mettant de l'ordre au grenier, nous avons trouvé des sacs entiers de bouteilles vides. L'alcoolisme est un enfer pour celui qui en est atteint, mais plus encore pour ses proches. Je dois beaucoup à Marion qui m'a soutenu pendant tant d'années.

Je consacre à présent tout mon temps à aider des alcooliques à se sortir de leur esclavage, et ce travail me procure une grande satisfaction. Notre clinique paroissiale enregistre un taux de 99% de succès. J'ai reçu une lettre d'une jeune femme qui m'avait entendu parler à la radio. La boisson était son problème et cela avait failli briser son mariage, mais mon témoignage l'a aidée à cesser de boire et elle est retournée vivre avec son mari.

Plus que trois mois à vivre

Ramesh et Sherna habitent Bombay. Ramesh était entraîneur de chevaux. Il évoluait dans un milieu très mondain où il commença à se droguer. Un jour, Sherna découvrit qu'il était toxicomane et que les médecins lui donnaient trois mois à vivre s'il n'arrêtait pas. Voici ce qu'elle m'a écrit :

J'étais complètement désespérée et j'ai supplié Dieu de m'indiquer quoi faire. Une réponse me vint sous forme de question: aimes-tu assez Ramesh pour que je me serve de toi pour lui sauver la vie? Après avoir longuement réfléchi, je répondis à Dieu par l'affirmative.

Nous étions au mois d'octobre. Avant d'être en mesure d'aider Ramesh, je savais que je devais moi-même mettre de l'ordre dans ma vie. Nous partagions notre maison avec ma belle-mère et les tensions étaient vives. C'était une femme qui avait des opinions très arrêtées, mais gardait tout au-dedans d'elle. Je trouvais cette attitude encore plus pénible que si elle m'avait dit franchement ce qu'elle attendait de moi.

Je me rendis compte que Ramesh venait en dernier dans mes préoccupations, après sa mère et moi-même, et que j'essayais de plaire à tout le monde, ce qui était évidemment impossible. J'agissais selon ce que je croyais qu'on attendait de moi, plutôt que selon mes convictions.

Je reprochais à la famille de Ramesh d'approuver sa conduite. J'eus l'idée de réunir sa mère, ses frères et ses sœurs. Ce geste me demanda beaucoup de courage, mais c'était le seul espoir. Nous nous sommes ainsi retrouvés en une sorte de conseil de famille un petit moment chaque jour. Les étincelles volaient de tous côtés. Je demandai pardon à ma belle-mère pour tout ce qui était fondé dans ses accusations, sans relever ses autres éclats. Ces rencontres furent bénéfiques et commencèrent à nous rapprocher.

Ramesh avait l'habitude de demander à chacun de l'argent, la voiture ou même des vivres et de l'alcool afin de faire la fête avec ses amis sans moi. Comme il allait de l'un à l'autre en jouant sur nos divergences, il fallait que nous lui présentions un front commun. Nous avons décidé ensemble de refuser toutes ses demandes. «Ce que tu dis est juste, je le sais, admit ma belle-mère, mais je n'ai jamais dit non à Ramesh et c'est difficile de commencer maintenant.»

Nous avons décidé de ne pas forcer Ramesh et de ne pas lui mentir, même pour son bien. J'ai essayé de ne pas réagir à ses propos acerbes. C'était dur, mais je ne me suis plus laissée entraîner dans des discussions et des disputes.

A Noël, nous avons été invités chez des cousins à la montagne. Ils étaient censés nous accueillir, mais ils ont eu un empêchement. Nous nous sommes donc installés, Ramesh, nos deux fils et moi. Pendant notre séjour, Ramesh tomba sur un livre qui lui fit grande impression. C'était l'histoire d'un homme qui avait trouvé la foi alors que, prisonnier de guerre, il gisait grièvement blessé sur un lit d'hôpital. Il racontait comment il avait pu ensuite s'évader en suivant pas à pas les directives de sa voix intérieure.

Après avoir lu ce livre, Ramesh décida d'abandonner drogue, tabac et alcool. Un peu plus tard, il jeta toutes ses bouteilles de liqueur et ses cigarettes à la poubelle. A notre retour à Bombay, il déclara à sa mère qu'il en avait fini à tout jamais avec la drogue, car Dieu l'en avait libéré, et qu'il n'avait même pas de peine à tenir sa décision.

Il alla se faire examiner par le médecin qui avait refusé de le soigner s'il n'était pas décidé à guérir. Celui-ci fut stupéfait de constater que Ramesh avait pu se libérer de la drogue de façon si soudaine, sans ressentir d'effets secondaires: aucun dérangement de la digestion, aucune lésion cérébrale, aucun spasme musculaire. C'était miraculeux.

La peur

La plupart des gens doivent lutter pour se libérer de quelque chose, même s'ils ne sont pas esclaves d'une drogue. Pour moi, c'était la peur.

Quand les Allemands ont envahi la Hollande en 1940, ils ont occupé notre maison. J'avais six ans. Durant les cinq années qui ont suivi, nous avons vécu chez mes grands-parents. Mon chien et moi étions toujours les premiers à gagner l'abri quand retentissait la sirène. Nous restions assis tous les deux, tremblant de peur, jusqu'à la fin de l'alerte. Nous avons survécu, mais la maison a été si abîmée lors d'un bombardement que nous avons dû déménager chez un oncle. Après la guerre, je détestais les feux d'artifice parce que leur bruit me rappelait les bombes.

En 1943, mon père fut enfermé pendant cinq mois dans un camp d'otages. L'année suivante, il vécut dans la clandestinité et, comme il était introuvable, un matin à l'aube ma mère fut emmenée à sa place dans un camp de concentration. Ma grand-mère, elle aussi, connut la prison. Dieu merci, ils en sont tous sortis vivants.

Il y a quelques années, j'ai dressé une liste de tout ce qui m'effrayait le plus, afin d'essayer de me libérer de mes angoisses. Il y avait deux choses en particulier: l'idée que nous soyons, moi ou les miens, emprisonnés ou torturés, et celle que Paul ou l'une de nos filles soit victime d'un accident ou d'une grave maladie. Faire face à ces peurs m'a été d'un grand secours. Quand j'ai demandé à Dieu son aide, j'ai eu l'impression qu'il voulait me faire comprendre qu'il était le maître de ma vie et que, même si cela arrivait, il serait là avec moi et me guiderait.

Quand Digna, notre benjamine, avait cinq mois, l'une des choses que j'avais toujours redoutées se produisit: elle tomba gravement malade et fut conduite d'urgence à l'hôpital. Elle dut être opérée immédiatement pour une occlu-

sion intestinale. Pendant que se déroulait l'opération, Paul et moi étions assis dans un café à quelques rues de là. Nous nous sentions désemparés. Au fond de nous-mêmes, nous savions bien que, quoi qu'il advienne, la vie de Digna était entre les mains de Dieu, que nous devions avoir confiance en lui, qu'il savait ce qu'il y avait de mieux pour elle.

Quand on nous permit de la voir, elle était pitoyable, un petit être si fragile dans ce grand lit d'hôpital, avec un tuyau dans le nez et un au bras. Le docteur nous assura qu'elle s'en tirerait, mais elle avait frôlé la mort. De retour à la maison, nous sommes tombés à genoux pour remercier Dieu de nous l'avoir rendue.

Je sais qu'en toutes circonstances, je peux choisir entre la peur et la confiance, que ce soit en avion au milieu des turbulences, avant un exposé en public, ou durant une nuit blanche passée à me demander ce que font nos filles.



Mes angoisses

La belle-mère

Patricia vit dans un site enchanteur de la côte californienne, face à l'océan. Elle et son mari ont quatre fils, mais sa haine envers sa belle-mère a bien failli briser leur mariage.

«J'étais pleine d'amertume parce que je sentais que ma belle-mère ne m'aimait pas et cherchait à nous séparer, explique-t-elle. Je disais du mal d'elle à mon mari et à mes enfants, ce qui naturellement les influençait.»

Par la suite, Patricia demanda à Dieu de lui indiquer comment s'y prendre dans cette situation difficile. Elle vit qu'elle avait eu tort de fermer son cœur à sa belle-mère, malgré les défauts qu'elle pouvait avoir.

«Je lui demandai pardon, non sans peine. Elle se mit à pleurer et je compris alors combien elle avait besoin d'affection. Comme je l'en avais privée, elle s'était réfugiée dans une attitude négative. Ce changement dans notre relation apporta amour et compréhension entre nous, ce qui se refléta sur la famille et ramena la paix dans la maison.»

Un passé enterré

Chaque pièce de la maison de Greta est une œuvre d'art. Rideaux, abat-jour, courtpointes, tout est sorti de ses mains. Elle est mariée, mère de deux enfants. C'est une personne chaleureuse et expansive, qui a refoulé son enfance malheureuse parce que cette période de sa vie lui était trop pénible.

Pourquoi ses parents lui avaient-ils témoigné si peu d'affection? Tout récemment, en fouillant dans de vieilles papiers au grenier, Greta trouva des lettres de famille qui lui donnèrent la clef du mystère. Elle découvrit qu'elle

n'était pas l'enfant de ses parents, mais qu'elle était la fille de la sœur célibataire de son «père». C'étaient donc son oncle et sa tante qui l'avaient élevée. Je lui laisse la parole :

Je croyais n'avoir gardé aucun souvenir de mon enfance, mais des bribes me reviennent maintenant en mémoire, sans toutefois raviver la douleur qui m'avait fait enterrer mon passé. J'ai enfin trouvé mon identité en découvrant qui était ma vraie mère. Je ne sens pas le même besoin de savoir le nom de mon père.

Avec le recul, je me rends compte que je me suis toujours sentie en marge de la famille. J'étais traitée autrement que mes jeunes frères et je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais pas à m'intégrer.

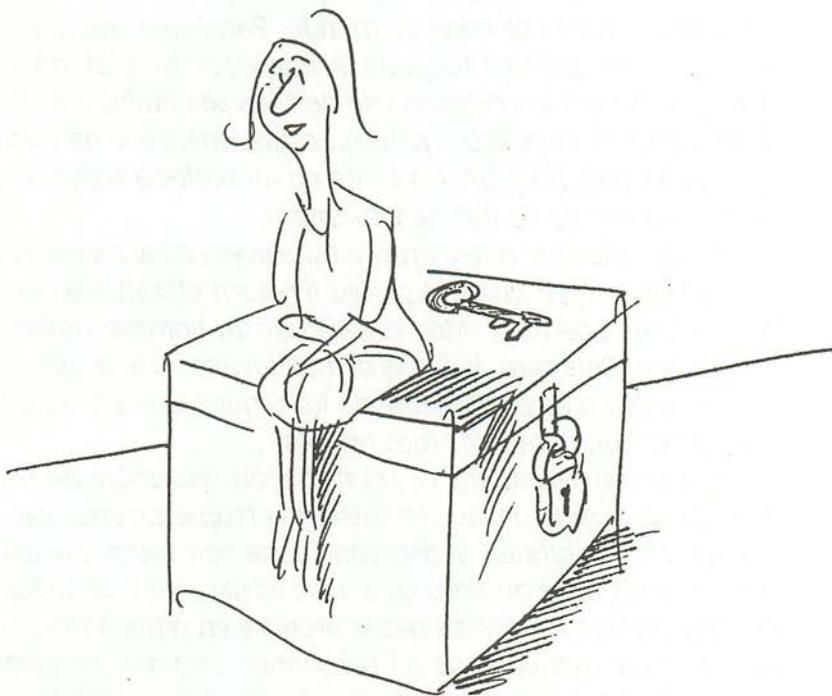
Je me sentais toujours coupable, et maintenant je crois que c'est d'avoir été mise au monde. Parce que ma mère adoptive s'en prenait toujours à moi pour tout et pour rien, je m'imaginais responsable de tous ses malheurs. Je faisais tout mon possible pour lui plaire, mais elle ne s'en apercevait pas. Un jour, j'ai tenté de lui parler à cœur ouvert, mais elle ne voulut rien entendre.

J'ai été violée par notre propriétaire avec son accord tacite et elle m'avertit que si je parlais il nous mettrait à la porte de notre logement. Mon oncle était un homme violent et solitaire. Plus tard, il abusa de moi lui aussi. Je le détestais au point d'être incapable de lui tendre la main ou de prononcer son nom dans mes prières.

J'avais trente-cinq ans et j'étais à mon tour mère de famille lorsque mon oncle, victime d'une troisième crise cardiaque, fut hospitalisé. Il demanda à me voir seule. J'avais peur. Il était assis au bord de son lit et pleurait à chaudes larmes, mais je ne voulais pas le prendre en pitié. Il me regarda et me demanda de lui pardonner. Je posai la main sur son épaule et lui dis simplement: «C'est du passé, tout est bien maintenant.» Et j'étais sincère.

Il ajouta alors qu'il voulait consacrer le temps qui lui restait à réparer le mal qu'il avait fait à sa femme. Il a vécu encore six mois et a rempli sa promesse. Sa femme et lui sont morts à dix jours d'intervalle.

Je possède une photo de ma vraie mère. Elle était riche, belle et gâtée. Selon les dires de chacun, elle a gaspillé sa vie. Ce qui m'a le plus blessée, ce n'est pas d'être née illégitime, mais que nous ne l'ayons jamais assumé en tant que famille. La découverte de la vérité m'a fait comprendre mon passé et m'a permis pour la première fois de me sentir libre.



Elle a refoulé son enfance

L'espoir retrouvé

«L'effondrement des mariages est le plus grave problème psychologique de notre époque,» déclare Jack Dominican, responsable du Centre de Recherches sur le Mariage à Londres.

«Il est impossible d'évaluer la somme des problèmes humains causés par les séparations, écrit de son côté l'auteur américain Maureen Green. Larmes, dépressions, tentatives de suicide se sont multipliées au point de devenir une tragédie nationale.»

Dans le présent chapitre, trois couples racontent comment ils ont sauvé leur mariage alors qu'il ne tenait plus qu'à un fil.

Comme aux premiers jours

France et Tony sont tous deux artistes dans l'âme. Ils aiment beaucoup la musique. Ils sont enseignants, France dans le primaire et Tony dans une institution pour adultes handicapés intellectuellement et physiquement. Ils habitent une immense vieille maison au Canada avec leurs trois enfants, la mère de France, sa sœur et sa famille. France écrit ce qui suit:

Je n'arrivais pas à m'endormir, je me tournais et me retournais dans mon lit, cherchant à cerner le malaise qui détruisait notre mariage. La tension entre nous était si forte qu'elle menaçait à tout moment d'éclater comme le volcan du Mont Sainte-Hélène.

J'avais le sentiment d'un échec total. La vie m'avait pourtant gâtée. J'avais un mari, trois charmants enfants, une belle maison, un emploi que j'aimais. Nous caressions de grands rêves quand nous nous sommes mariés et maintenant j'étais dans une détresse telle que j'envisageais de quitter Tony. Comment est-ce que tout cela avait commencé? Que fallait-il faire?

J'étais trop angoissée pour dormir. Je lançai un cri de désespoir vers le ciel: Seigneur, fais revivre notre amour!

Après cette prière, je repris confiance, mais je compris vite que beaucoup dépendait de moi: étais-je prête à écouter Dieu et à lui obéir? Avec l'audace de quelqu'un qui n'a rien à perdre, je demandai à Dieu ce qu'il voulait que je fasse de ma vie. Il me vint très clairement que je devais apprendre à accepter mon mari.

Je repoussai cette pensée. Bien sûr, mari et femme doivent s'accepter tels qu'ils sont, cela semblait indiscutable, mais comment? Finalement je me dis que j'allais essayer et demandai à Dieu de me montrer comment.

La lumière se fit en moi et je me rendis compte que, depuis la naissance de notre premier enfant dix ans auparavant, j'avais mis de la distance dans ma relation avec Tony comme si je ne pouvais être à la fois épouse et mère. Pour moi, les enfants passaient en premier, puis la famille, et Tony venait en dernier, parfois même après le chien.

Le lendemain, dimanche, ce fut la bousculade habituelle pour arriver à l'heure à l'église. Je dus rester à la maison avec un enfant malade et je vis Tony partir à pied avec les deux autres. De la fenêtre de la cuisine où je lavais la vaisselle, je les vis descendre l'allée, bras dessus, bras dessous,

bavardant et riant. Je fus saisie de rage. Qu'est-ce qu'ils faisaient à musarder comme s'ils avaient tout leur temps, alors qu'ils auraient dû se dépêcher pour être à l'heure?

Une pensée me frappa tout à coup: mais c'est justement l'homme dont tu étais tombée amoureuse. En effet, ce qui m'avait attirée chez Tony au début, c'était sa joie de vivre, sa manière de prendre les choses du bon côté. Dieu l'avait créé ainsi et je l'avais aimé pour cela. Maintenant je le critiquais.

J'eus honte de moi, la peine et le repentir m'envahirent. D'autres incidents semblables me revinrent à l'esprit, que j'avais occultés pour ne pas troubler la paix familiale. Que de fois avais-je été un rabat-joie pour Tony en lui disant d'être plus réaliste. C'était ma façon de maintenir mon contrôle. Oh la la, que de choses à me faire pardonner! Mon orgueil en prenait un bon coup, mais en même temps je me sentais soulagée et en quelque sorte libérée.

Heureusement Tony n'est pas rancunier. Quand j'eus le courage de lui parler, il me pardonna de tout son cœur et je perçus en lui une lueur d'espoir. Mon attitude des dernières années l'avait tellement meurtri qu'il lui fallut un certain temps pour croire que j'avais retrouvé mon amour pour lui.

Il y a quelques semaines, nous lavions la vaisselle ensemble. Nous étions fatigués après une longue journée de travail. Peu à peu, l'atmosphère se tendit comme auparavant. Je voyais déjà revenir nos barrières d'irritation et de mutisme! Alors, jetant mon torchon, j'ai sauté au cou de Tony et lui ai dit: «Pardonne-moi, je ne veux plus être comme ça.» Il me regarda d'un œil incrédule et vit que j'étais sincère.

J'ai toujours eu tendance à diriger la vie de ma famille, surtout celle des enfants. Je dis que je veux leur bien, mais c'est une manière de justifier mon acharnement à les pousser dans telle ou telle direction. J'ai essayé de me cor-

riger et je constate que j'interviens de moins en moins dans leur vie. Suivre la voie que Dieu nous trace est une lutte de tous les jours. Je l'accepte avec joie, afin que mes enfants ne soient pas sous l'emprise d'une mère autoritaire et que Tony ne souffre pas de mes réclamations.



L'espoir retrouvé

A entretenir comme une voiture

Régis et Jeanne habitent un petit village anglais où Jeanne est responsable du bureau de poste. Ils ont deux enfants adolescents. Jeanne demanda à son pasteur de l'aider à remettre son mariage d'aplomb. La réponse de ce dernier la bouleversa: «Je vous écoute depuis près de sept semaines. Vous n'avez cessé de me rebattre les oreilles de vos difficultés en ménage et de vous plaindre du mauvais caractère de Régis. J'en ai assez d'entendre semaine après semaine vos doléances. Cela suffit. Je suis prêt à vous aider, mais allez d'abord à l'église et demandez à Dieu de vous faire voir ce que votre mari a enduré pendant toutes ces années et pourquoi il est devenu l'homme qu'il est.»

Jeanne raconte:

J'en eus le souffle coupé, raconte Jeanne. Comment un pasteur pouvait-il être aussi peu chrétien et aussi dur? Visiblement il s'en fichait. Il n'avait sans doute pas cru un mot de mes malheurs. Comme tous les hommes, il pensait que c'est toujours la faute de la femme!

Il faisait chaud et humide ce jour-là et la fraîcheur de l'église me fit grand bien, mais je n'arrivais pas à me calmer, tant je bouillonnais intérieurement. Pourquoi perdre mon temps à imaginer comment Régis avait vécu notre mariage? De quoi pouvait-il se plaindre? Que lui manquait-il? Il était logé, nourri, blanchi. N'était-il pas comblé avec une femme de ménage bénévole et une maîtresse gratuite?

Puis mes pensées me ramenèrent aux premiers mois de notre mariage et à l'époque de nos fréquentations: nous étions heureux, aucun doute là-dessus. J'imagine que la plupart des couples éprouvent ce sentiment de bonheur sans nuage pendant leurs fiançailles. Notre union semblait idéale, nous partagions tellement de choses: même sens

de l'humour, même joie de vivre, des goûts communs pour l'équitation, la marche, la visite de lieux historiques. Puis tout a mal tourné, pourquoi?

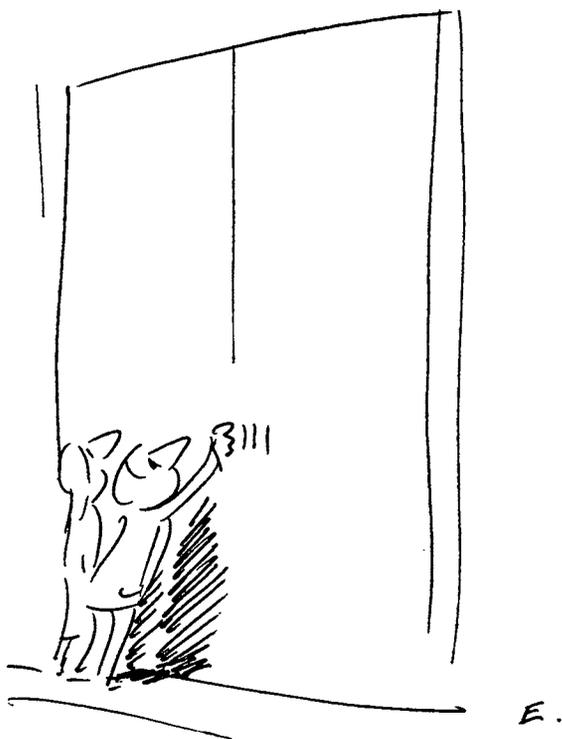
Il est vrai que je devins enceinte durant nos fréquentations. Cette grossesse inattendue était venue tout gâcher et nous avons caché la vérité à nos parents. Notre fils avait été confié à une nourrice jusqu'à notre mariage, près d'un an plus tard.

Régis travaillait avec trois associés dans une agence de publicité spécialisée en dessin d'emballage. Il visitait les clients et prenait les commandes. Ses associés étaient plutôt enclins à dilapider les fonds. De plus, plusieurs clients importants payaient leurs factures avec trois à six mois de retard. Cette pratique s'avéra catastrophique pour une petite entreprise qui devait se battre pour survivre. Deux mois après notre mariage, l'agence fit faillite et Régis se trouva en chômage.

J'étais aussi sans emploi. J'avais travaillé dans une écurie du Hertfordshire et mon employeur nous logeait gratuitement en retour de mes services. Durant notre lune de miel, je fis une chute dans un concours hippique et je dus être hospitalisée. Comme je ne pouvais pas reprendre mon travail, il nous fallut quitter notre logement. Pour comble de malheur, deux jours avant une réunion de famille où nous devions présenter notre fils à nos parents, la mère de Régis fut foudroyée par une crise cardiaque. Ce fut un choc terrible pour Régis. J'étais complètement dépassée par les événements entre un mari accablé par le chagrin et un bébé désorienté par son nouvel environnement.

Comme nous étions sans travail tous les deux, nous avons mis notre mobilier en garde-meubles et nous sommes allés tenter notre chance en Cornouailles. Ce fut peine perdue et nous avons dû nous résoudre à partager avec le père de Régis une petite maison sombre qu'il habitait à Londres. Nous vivions des allocations de chômage.

En repensant à ces événements, assise dans l'église déserte, je pris conscience de l'effet qu'ils avaient dû avoir sur Régis. En l'espace de quelques mois, tous ses rêves s'étaient écroulés: son entreprise en faillite, sa mère décédée, notre logis envolé. Sur tous les plans, il s'était retrouvé échec et mat. Encore étonnant qu'il n'ait pas craqué. Je compris pourquoi il avait une attitude si agressive envers moi et notre fils: nous étions pour lui une sorte de soupape.



Nous étions sans travail

C'était la première fois de ma vie que je réfléchissais en me mettant à la place de l'autre. Jamais je n'avais eu aussi mal qu'au moment où je commençai à comprendre ce que

Régis avait ressenti. Mes souffrances, mes rancœurs, mes frustrations me parurent insignifiantes en comparaison. Je me mis à pleurer en pensant à lui et à tout ce qu'il avait souffert sans pouvoir l'exprimer.

Quand je revis le pasteur, il me dit qu'il m'avait forcée à faire face à mon passé, parce qu'avant qu'un changement puisse se produire je devais me débarrasser de la crainte que m'inspirait Régis. J'avais peur de ses réactions, j'avais l'impression que mon amour pour lui avait été miné par ses critiques, ses plaintes continuelles, sa mauvaise humeur, ses brusques éclats de colère. Pouvais-je trouver la force de reconstruire une relation sur laquelle il puisse compter?

«Si vous trouvez si difficile de l'aimer, me dit le pasteur, cherchez d'abord ce que vous aimez encore en lui, ou ce que vous avez aimé au commencement, et construisez là-dessus.»

Cela n'alla pas sans peine. Parfois ma patience, mon amour et même mon équilibre mental étaient ébranlés, mais je voulais trouver s'il y avait quelque chose à sauver dans notre ménage et si cela valait la peine de continuer. Je me suis souvenue d'une chose que j'avais apprise des années auparavant: la différence entre faire les tâches ménagères comme des corvées ou les accomplir par amour.

Un jour, je dis à Régis que j'allais m'absenter pour une retraite de fin de semaine. Il se mit en colère, m'accusant d'être une illuminée et d'esquiver mes responsabilités domestiques. Il menaça d'aller dire ce qu'il pensait au pasteur, ce qui me parut une très bonne idée. Il se rendit donc chez le pasteur, et moi à ma retraite.

Trois mois plus tard, le pasteur suggéra à Régis de se faire confirmer, ce qu'il accepta. Ce fut le début de notre réconciliation. Les blessures commencèrent à guérir et nos relations à se stabiliser.

Notre fils aîné sait qu'il est né avant notre mariage. Il sait que ce n'est pas à cause de lui que nous nous sommes

mariés et qu'il n'est donc pas la source de nos problèmes. Par contre, je ne veux pas qu'il pense que nous avons bien agi et qu'il se sente encouragé à faire de même.

Pour deux conjoints, bien s'entendre ne signifie pas céder au plus fort. Je refuse de jouer à la femme faible qui s'appuie sur un mari solide. Je crois aussi qu'il est important que chacun garde ses propres intérêts dans la vie, par exemple pour moi la recherche historique et pour Régis la photographie.

Il faut apprendre à accepter l'autre, non à le pousser au-delà de ses capacités, mais à cultiver ce qu'il y a de meilleur en lui. Les mariages, comme les voitures, demandent un entretien suivi. Il ne s'agit pas d'un bonheur fixé une fois pour toutes. Les êtres changent, ils grandissent et leurs besoins évoluent.

Vendetta

Dès le début, le mariage de Mario et Linda fut houleux. Un jour, ils se sont battus en pleine rue à propos de la garde des enfants. Aujourd'hui ils aident des couples en difficulté. Il y a toujours chez eux des enfants dont ils s'occupent pendant que les parents tentent de se réconcilier.

Mario est un Italien débordant de vitalité, d'humour et de pathos. Il dirige un salon de coiffure très chic à Londres. Linda est irlandaise, de tempérament plus calme, mais tout aussi chaleureux. Je les laisse raconter leur histoire.

Mario

Nous avons cohabité deux ans avant de nous marier. Nous gagnions très bien notre vie, chacun de notre côté. Comme j'avais eu un premier mariage raté, j'étais satisfait de cet arrangement, mais Linda a commencé à faire des allusions au mariage, à la sécurité, aux enfants.

A deux reprises, j'annulai nos préparatifs de mariage. La troisième fois fut la bonne! La noce eut lieu en Irlande et ce fut merveilleux. Mais quand nous sommes entrés dans notre chambre nuptiale, avec son grand lit à baldaquin, Linda commença:

– Maman a dit que si nous ne décidions pas tout de suite combien tu me donneras par semaine, nous ne le ferons jamais.

– Tu veux rire! répliquai-je.

Mais elle ne riait pas. Nous n'avons quand même pas conclu d'arrangement à ce moment-là!

Linda voulait des enfants immédiatement. Elle avait vingt-neuf ans et estimait qu'elle n'avait pas trop de temps. Diana et Carlos sont nés dans les années qui suivirent.

Je voulais faire mes preuves et montrer que je n'étais pas seulement un coiffeur. Je ne voulais surtout pas donner raison à mon père: quand j'avais abandonné des études de médecine pour partir en Angleterre, il m'avait dit que je reviendrais un jour quémander à la maison. Je répétais à qui voulait l'entendre que je réussirais dans la vie et que rien ni personne ne saurait m'arrêter, pas même Linda. Si elle m'approuvait, tant mieux, sinon je me fâchais. Elle me disait: «Cela ne vaut même pas la peine de discuter avec toi, tu as toujours raison et j'ai toujours tort.» Elle n'avait pas l'intention de subir indéfiniment une telle situation.

Linda

Ses sautes d'humeur et ses colères me faisaient terriblement peur. Le soir, en rentrant à la maison, s'il avait eu une mauvaise journée, il lui arrivait de passer le doigt sur le cadre des tableaux pour voir s'il y avait de la poussière. Le moindre jouet traînant par terre déclenchait son agressivité. Nous en souffrions tous. J'étais toujours sur le qui-vive, anxieuse de lui plaire et je veillais à ce que tout marche comme sur des roulettes.

Mario

J'avais atteint une certaine aisance, mais je travaillais sept jours par semaine car j'avais plus d'une corde à mon arc: agence de placement, location d'appartements, parfumerie, tourisme, habillement. Je faisais même de la vente à domicile le dimanche. La plupart du temps, je ne rentrais pas avant trois heures du matin. Mes enfants me voyaient très peu. Pour moi, Linda était là pour s'occuper de la maison et des gosses. Je ne lui disais pas ce que je faisais ni ce que je gagnais. Tout le monde me considérait comme un bourreau de travail. Je gagnais beaucoup, mais je n'étais jamais satisfait.

Nous dépensions notre argent en vacances et en objets de luxe. Acheter de la marchandise volée me paraissait tout à fait normal et Linda était enchantée des vêtements que je lui procurais ainsi.

Pourtant nous nous querellions souvent. Linda était devenue une acheteuse effrénée. Il lui est arrivé de dépenser cent vingt livres sterling pour des bottes alors qu'elle en possédait déjà trois paires. Elle faisait des chèques sans provision, achetait à crédit ou revendait ses vêtements pour se mettre à la dernière mode. Puis elle me cachait la vérité. J'essayais de lui faire plaisir, d'acheter son bonheur avec de l'argent, mais manifestement quelque chose clochait.

En été 1979, les choses allèrent de mal en pis. Nos disputes étaient de plus en plus fréquentes et chacun à tour de rôle menaçait de divorcer. Je lui lançais parfois: «Bon, si tu veux partir, va-t'en!» Mais le jour où elle annonça qu'elle me quittait, je criai: «Vendetta! Tu vas me le payer.»

Nous étions en vacances en Irlande. J'essayai de la dissuader, mais elle répondit que de toutes façons je ne lui avais jamais dit que je l'aimais.



Location d'appartements, parfumerie, tourisme,
habillement...

Linda

Il m'a dit que rien n'était irréparable, que tout pouvait s'arranger. A quoi j'ai rétorqué qu'il y avait un passif trop lourd entre nous.

De retour à Londres, nous avons discuté encore longtemps, mais sans succès. Finalement je fis mes malles et repartis pour l'Irlande avec les enfants. Il avait vérifié tous les bagages pour s'assurer que je n'emportais rien de ce qui aurait pu lui appartenir.

Mario

Les enfants n'y comprenaient plus rien. Ils avaient alors cinq et trois ans. Moi je commençais à me sentir mal dans ma peau. On avait convenu que j'irais les voir en Irlande toutes les deux semaines. Je dis à Linda:

– D'accord pour le divorce, mais avant d'engager la procédure, j'aimerais que tu saches que je me sens complètement perdu.

– Pourquoi n'essayes-tu pas de trouver Dieu? fut sa réponse.

Je me fis alors la réflexion : qu'est-ce qu'elle va me chercher là? Je ne tardai pas à sombrer dans une profonde dépression. Je négligeai maison et affaires et la pensée du suicide me hanta. Je revoyais ma vie passée, en remontant jusqu'à mon enfance, et je me sentais de plus en plus coupable. Un jour, je me confiai à mon ami Andrew et il me dit:

– Pourquoi ne remets-tu pas tous tes problèmes entre les mains de Dieu?

– Il ne veut plus entendre parler de moi après tout ce que j'ai fait, lui répondis-je.

– Dieu n'est pas un juge qui distribue des mauvais points: trois mauvais points à l'un et sept mauvais points à l'autre. Il est prêt à nous aimer et à nous aider si nous le laissons faire.

Un autre jour, Andrew me demanda à brûle-pourpoint:

– Aimes-tu ta femme?

– Oui.

– Alors pourquoi ne demanderais-tu pas à Dieu de la prendre sous sa protection? Quant à toi, chasse toute idée de vengeance et aide-la à prendre les bonnes décisions.

– Que veux-tu dire au juste, lui demandai-je, inquiet. Est-ce que je devrais même lui faciliter le divorce si elle me le demandait?

Je dois reconnaître que sa façon de voir avait du bon. J'allais en Irlande régulièrement, à peu près toutes les deux ou trois semaines. Je parlais gentiment à Linda et j'acquiesçais à la plupart de ses demandes. Je la suppliais de me pardonner et de revenir à la maison. Entre temps ma situation financière se dégradait. L'argent rentrait mal. Le déménagement de Linda et mes allers et retours en Irlande coûtaient cher.

Je fis une dépression nerveuse et me retrouvai à l'hôpital. Je pus en sortir après quelques semaines, mais je dus y retourner plusieurs fois, car j'étais continuellement déprimé. Puis je me joignis à un groupe d'entraide pour personnes dépressives (groupe affilié aux Alcooliques anonymes). Je finis par comprendre que je pouvais témoigner mon affection à Linda et faire de mon mieux pour les enfants, même en étant séparé d'eux.

Linda

Vivre seule en Irlande et ne dépendre de personne fut très agréable au début. J'étais débarrassée de Mario et je menais une vie frivole. Mais après quelque temps la solitude me pesa. Une fois les enfants couchés, je passais mes soirées devant la télévision et je pleurais à chaudes larmes. Ma sœur aînée venait parfois me voir et elle se mit à me parler de Dieu et de la prière.

Après quatre mois, je décidai de retourner en Angleterre parce que j'avais mauvaise conscience chaque fois que je pensais à Dieu. Je sentais que si je ne retournais pas auprès de Mario, je passerais le reste de ma vie à me demander si notre mariage n'aurait pas pu être sauvé. Lors de ses visites, il me paraissait moins agressif et plus gentil. Mais avait-il vraiment changé ou voulait-il obtenir quelque chose de moi?

Notre séparation avait douloureusement marqué les enfants. Carlos avait de fréquentes crises de colère, il se

couchait par terre et se tapait la tête contre le sol. Diana se réveillait la nuit en pleurant et réclamait son père. Elle mouillait son lit, ce qu'elle n'avait jamais fait avant.

Mario

Quand Linda est revenue avec les enfants, j'ai essayé de lui faire plaisir. Je lui offrais des fleurs et des cadeaux, je lui répétais souvent combien je l'aimais. Je passais du temps avec les enfants. Je lus la Bible en entier et des livres de spiritualité. Mais j'étais encore dépressif et Linda parla de repartir en Irlande.

Je fis placer les enfants sous tutelle afin que Linda ne puisse pas les emmener hors d'Angleterre. Deux jours plus tard, elle voulut partir avec eux à l'aéroport. Je dégingolai l'escalier à sa poursuite en criant. Les voisins eurent droit à une scène de ménage en pleine rue! Une amie qui nous entendit nous fit monter chez elle et quelques tasses de thé nous aidèrent à retrouver notre calme.

J'avais recommencé à aller à la messe et à me confesser, ce que je n'avais pas fait depuis des années. J'avais demandé à Dieu de me pardonner et le priais de plus en plus pour qu'il me guide. Un soir à dîner, un ami me demanda si j'avais commencé à réparer mes fautes passées.

– Mais cela pourrait me conduire en prison! Est-ce vraiment nécessaire? lui demandai-je.

– Oui, fut sa réponse.

Je crus qu'il délirait. Ce soir-là, j'avalai deux cachets pour pouvoir dormir.

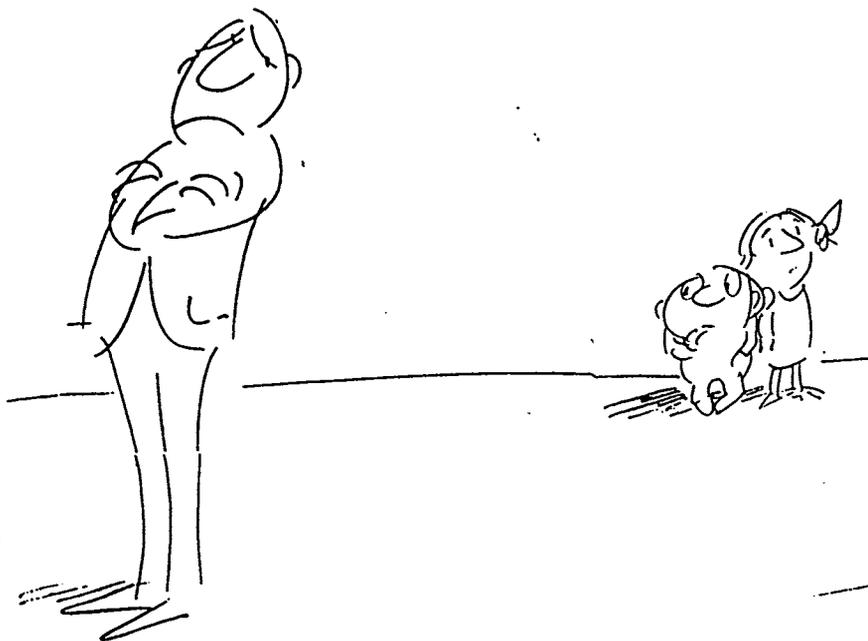
Enfin je suis allé à confesse:

– Ecoutez, mon Père, j'ai acheté beaucoup de pièces d'argenterie. Certaines proviennent, je crois, de cambriolages, mais je ne sais pas lesquelles. Que dois-je faire? Je veux tout restituer aux propriétaires légitimes, mais j'ignore qui ils sont.

– Apportez-moi ce que vous croyez être volé et je le remettrai à la police, me répondit le prêtre.

Linda fut abasourdie quand je lui fis part de ma décision. Je remplis deux énormes sacs d'argenterie, de porcelaines et d'autres choses encore. J'informai Linda de mon intention de rendre aussi le vison que je lui avais offert, mais elle répondit que cela la regardait. Je remis les sacs au prêtre et je n'eus pas à faire de prison.

Il me fallut aussi changer mes procédés en affaires. J'avisai mon gérant que je voulais mettre ma comptabilité en ordre et que dorénavant je déclarerai tout honnêtement au fisc. Jusque-là je tenais trois comptabilités différentes. Je décidai de refuser toute transaction louche.



Les enfants

Linda et les enfants habitaient notre appartement et moi un studio deux étages au-dessus. Je m'étais fait à cette situation et je retrouvais graduellement confiance en moi-même. Il n'était pas question de bousculer Linda.

Elle s'occupait de nouveau de mon linge et de ma chambre. Un jour, elle vint me demander de descendre auprès d'elle, elle avait besoin de ma présence. Plus tard dans la soirée, elle me proposa de rester pour de bon. Quelque temps après, nous partions tous ensemble en vacances en Italie.



...n'y comprenaient plus rien

Linda

La famille était de nouveau réunie. Il fallut encore six mois pour que les crises de colère de Carlos disparaissent. Quant à Diana, déjà trois semaines après notre retour d'Italie, son institutrice nous dit qu'elle ne reconnaissait plus la petite fille craintive qui avant les vacances se tenait toute seule dans un coin pendant la récréation. Jamais elle n'avait vu une transformation pareille en si peu de temps. Nos deux enfants sont maintenant très confiants, car ils se sentent aimés.

Autrefois, pendant nos disputes, Diana continuait à jouer sans bruit, faisant semblant de nous ignorer, ou bien elle quittait la pièce. S'il nous arrive maintenant d'être en désaccord, elle intervient avec un grand sourire: «Vous n'allez pas vous disputer?» Et nous nous mettons tous à rire. Les enfants ne prennent jamais parti pour l'un ou pour l'autre. Leurs amis adorent Mario parce qu'il participe à leurs jeux quand ils viennent à la maison et parfois il les emmène tous à la piscine.

Mario

En octobre, Linda était de nouveau enceinte. Peu après, je fis une nouvelle dépression; on découvrit plus tard que c'était dû à un déséquilibre chimique qu'une simple contrariété pouvait déclencher et cette fois-là j'étais préoccupé à l'idée d'avoir une bouche de plus à nourrir. Cette fois-ci, Linda eut une attitude complètement nouvelle: elle qui autrefois me répétait sans cesse de me secouer et détestait mon psychiatre fit preuve de courage et de sollicitude. Elle vint même m'accompagner chez lui.

Ces trois dernières années ont été les plus belles de ma vie. Le bébé est un petit coquin, mais une grande source de joie.

Linda

Il y a quelque temps, je suis allée à un mariage en Irlande. J'avais emporté le fameux manteau de vison. A mon retour à la maison, Mario m'annonça qu'il m'offrirait un manteau de fourrure pour Noël. «Comme c'est drôle, lui dis-je, je viens de donner le mien à une parente qui, je crois, en a plus besoin que moi.»

Mario

Chaque fois que nous rencontrons un couple sur le point de se séparer, nous leur racontons ce qui nous est arrivé. Nous avons beaucoup de joie à essayer d'aider les autres ensemble. Etre disponible pour les autres passe maintenant en premier pour moi, même avant mon travail.

Linda

L'été dernier, pendant nos vacances en Italie, nous nous tapions sur les nerfs. Le bruit des enfants et des voisins m'exaspérait. Jusqu'à ce moment, je ne disais rien à Mario quand quelque chose me tracassait par peur de provoquer une nouvelle dépression. Mais là, j'ai senti que j'allais éclater si je ne lui en parlais pas. Je n'en pouvais plus. Un jour que nous roulions en auto, je lui ai déversé tout ce que j'avais sur le cœur. Le résultat a été stupéfiant: Mario s'est mis à me raconter tout ce qu'il ressentait et nous nous sommes aperçus que nous pouvions tout nous dire, comme deux êtres raisonnables, sans nous énerver et sans nous disputer.

Vers de nouveaux horizons

Bâtir un monde nouveau commence à la maison.

A ma connaissance, il n'y a pas d'école pour apprendre à réaliser un mariage heureux. Le meilleur enseignement est encore l'exemple que nous donnent nos parents. J'ai eu la chance de grandir dans un foyer heureux. Mes parents sont mariés depuis cinquante-sept ans. Ils ont eu leur part de difficultés, mais ils croient fermement que, quand on se marie, c'est pour la vie. Leur amour pour Dieu et leur sollicitude envers ceux qui les entourent font la force de leur union.

Notre façon de vivre en famille n'est pas une affaire strictement personnelle. Un éditorialiste bien connu aux Etats-Unis disait récemment à un de nos amis: «L'effondrement de la vie familiale a causé plus de tort à l'Amérique que la guerre du Vietnam ou le scandale de Watergate.»

Un jeune délinquant de quinze ans disait à son éducateur: «Ma mère nous a quittés pour aller vivre avec le voisin. Quand une chose comme ça t'arrive, tu as envie de tout démolir.» Dans quelle mesure la violence qui éclate dans les rues des grandes villes ou sur les stades de football est-elle due à la dislocation du milieu familial? Par ailleurs, le marché mondial de la drogue tire de fabuleux revenus de jeunes qu'un foyer brisé a déboussolés ou désespérés.

«L'avenir de la société, l'avenir de l'humanité repose sur la famille, disait le Pape Jean-Paul II à des couples rassemblés à York en 1982 pour un renouvellement de leurs promesses de mariage. Faites en sorte que vos familles soient de véritables communautés d'amour. Laissez votre amour rejaillir sur tous ceux avec qui vous êtes en rapport de près ou de loin. C'est ainsi que vous édifierez votre société dans la paix: la paix se bâtit dans la confiance, la confiance est l'enfant de l'amour et l'amour naît au sein de la famille.»



Vers de nouveaux horizons

Ceux dont l'histoire est racontée ici appliquent les leçons tirées de leur vie de couple dans leur milieu professionnel et avec leur entourage. Certains se sont trouvés impliqués de manière nouvelle dans la vie de leurs villes. Ainsi un couple de ma connaissance, qui habite dans le nord de l'Angleterre, s'est préoccupé des divisions raciales et sociales dans leur ville. Mari et femme se sont mis à travailler avec des concitoyens d'autres races en vue de combler le fossé qui sépare les communautés. Puis l'épouse, qui avait beaucoup souffert comme enfant au moment de la Dépression, écrivit une pièce de théâtre tirée en partie de sa propre expérience. Cette pièce a été jouée dans les écoles et les salles de quartiers dans toute l'Angleterre et elle aide les gens à surmonter leurs préjugés et à mieux se comprendre.

Au Canada, trois couples, le directeur d'une usine de tapis et son épouse, un ménage d'enseignants et un ancien champion de boxe et sa femme, cherchèrent ensemble à



E.

rapprocher les parties dans une grève qui durait depuis plusieurs mois, alors que la vie communautaire se désagrégeait dans la ville et que le chômage augmentait. La grève terminée, ils ont continué à travailler en équipe pour créer un climat de coopération dans la ville.

Lors d'un voyage au Brésil il y a quelques années, Paul et moi avons fait la connaissance de Henrique dans un bidonville de Rio de Janeiro. Des milliers de familles vivaient là dans des cabanes de tôle, sans eau ni égouts. Quand il pleuvait, il arrivait que ces baraques construites à flanc de coteau s'effondrent et dégringolent jusqu'en bas de la pente. Henrique vivait en concubinage avec la femme d'un autre et se promenait avec deux couteaux et un pistolet à la ceinture. Préposé à la distribution du courant, il escroquait son monde avec des factures excessives. Mais Henrique avait changé du tout au tout. Il avait commencé par se réconcilier avec un homme qui avait juré de le tuer. Puis il reprit la vie commune avec sa femme et cessa d'escroquer les habitants du bidonville. Appuyé par ses anciens ennemis, il présenta au gouvernement un plan de relogement pour deux cent cinquante mille familles. Son projet fut accepté et mis à exécution. Aujourd'hui ces familles occupent des immeubles neufs, propres et dotés d'eau courante.

Je suis convaincue que Dieu a un plan pour chacun de nous, comme individus et comme couples. Si nous nous donnons la peine de chercher ce plan, nous serons peut-être surpris de voir jusqu'où cela nous entraînera. Pour Paul et moi, il s'agit tout simplement d'ouvrir nos yeux et notre cœur aux besoins des autres.

On ne peut pas toujours tout mettre sur le dos du gouvernement, du patronat ou des syndicats, des Etats-Unis ou de la Russie. C'est à nous tous qu'il incombe de créer un monde neuf, en commençant à édifier à la maison une société où il fasse bon vivre.

Table des matières

Avant-propos	5
Tu m'écoutes?	7
Equipe de nuit	8
Tout leur souriait	9
Lorsque l'enfant paraît	11
Sans me soucier d'elle	13
Dialogue de sourds	14
Musique d'ambiance	15
Pour mieux entendre	17
Le prince charmant	19
Roman d'amour à Rio	21
Cauchemar	23
Mélange explosif	24
Illusions perdues	29
Recoller les pots cassés	35
Jetée dehors	35
Une mine à désamorcer	38
La rivale	39
Blessures cachées	40
Ménage hollywoodien	41

Continuer seul	49
Femme battue	49
Accident	53
Plus rien à espérer	59
Nouvel essai	63
Toile d'araignée	63
Un «mais» capital	66
Le même scénario	70
Familles agrandies	71
Le point de vue des enfants	72
Libération	77
Le sexe	77
Remède radical	81
L'enfer d'un alcoolique	82
Plus que trois mois à vivre	86
La peur	88
La belle-mère	90
Un passé enterré	90
L'espoir retrouvé	93
Comme aux premiers jours	93
A entretenir comme une voiture	97
Vendetta	101
Vers de nouveaux horizons	113

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
et lancé vers de nouveaux horizons
au début du mois d'avril 1989
sur les presses de l'Atelier Grand SA
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)